

# folklore

27

Rédaction : 75-77, Rue Trivalle - Carcassonne  
Abonnement: 30 fr. par an - Prix du numéro : 8 fr.

Adresser le montant à Mademoiselle ROQUES,  
Trésorier-Adjointe, 3, Quai Victor-Hugo, Narbonne

ou au : "Groupe Audois d'Études Folkloriques", Carcassonne

Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier

# **“Folklore”**

Revue trimestrielle publiée par le Centre  
de Documentation et le Musée Audois  
des Arts et Traditions populaires

*Fondateur : le Colonel Fernand CROS-MAYREVIEILLE*

---

**Tome IV**

**5<sup>m</sup>e Année — N<sup>o</sup> 2**

**JUILLET 1942**

**Folklore (5<sup>me</sup> année - n° 2)**

**Juillet 1942**

---

**SOMMAIRE**

---

ABBÉ P. MONTAGNÉ

*Les Supertitions Populaires Audoises*  
(5<sup>e</sup> Article)

LOUIS ALIBERT & RENÉ NELLI

*Les Croyances Populaires en Languedoc*  
*au XVII<sup>e</sup> siècle*

J. VAYLET

*Les Coutumes de Mariage*  
(Fa manja lous caus)

---

---

LE FAIT FOLKLORIQUE :

“Les Superstitions Populaires Audoises”

---

LES ESPRITS FAMILIERS

“ Animaux, Plantes et Objets ”

*autres formes de leurs manifestations.*

(5<sup>me</sup> Article) (1)

---

Nous avons montré dans le n° 25, (décembre 1941) que les Esprits familiers se manifestent, d'après les croyances de la conscience populaire audoise, sous la forme d'êtres humains, « les fées » jeunes filles folâtres et séduisantes, « les sorcières », vieilles plus ou moins décaties, « les dames blanches » nobles douairières, sœurs d'adoption, disions-nous des mélusines, bien qu'elles n'aient ni l'origine ni la vocation quasi-divine des déesses nordiques ou bien encore sous les truchements de personnages bizarres et protéiformes comme « le drac »; énigmatiques, tels Milhet et Jean de Calès, et à tonalité de revenants. Ces esprits ou quasi-divinités se tiennent près de l'homme, mais semblent malgré tout habiter un « Au-delà » que l'imagination superstitieuse situe entre notre monde matériel et cette Olympe céleste où trônent les grands dieux !

Mais ce besoin profond du divin de l'âme humaine pousse la conscience populaire à se créer des dieux encore plus familiers, tantôt sous la forme d'animaux ordinaires qui partagent ses travaux, ses occupations journalières, ou qui la mettent constamment en garde contre leurs méfaits : tels le chien, l'âne, le bœuf, le bélier, le papillon, le serpent, l'ours, le corbeau etc; tantôt sous celle d'objets usuels, pierres précieuses, pierres de tonnerre, miroirs, baguette de coudrier ou encore de certaines plantes, mandragore, gui, etc... dont les vertus singulières étonnent sa curiosité ou servent sa thérapeutique. Ce besoin naturel de se créer des dieux à sa taille, de les faire vivre dans son foyer est éminemment révélateur d'un sentiment inné de nostalgie d'un Au-delà, qu'il considère, malgré tout, comme sa véritable et définitive patrie.

Il serait intéressant de connaître « le Pourquoi » du choix qu'a fait la conscience populaire audoise de tels ou tels animaux,

---

(1) Suite du 4<sup>me</sup> Article : N° 25 : Les Esprits familiers.

plantes ou objets comme truchements des esprits familiers qu'a créés sa faculté fabulatrice. Une observation judicieuse nous porte à penser que ces raisons simples et spontanées comme tout ce qui jaillit de sa bonne foi, sont tirées le plus souvent des caractéristiques et vertus que la nature ou la fantaisie a octroyées à ces êtres, telles par ex... leur conformité corporelle congénitale, leurs manières habituelles de vivre, leurs qualités et travers particuliers etc. Et c'est par l'effet de cette loi naturelle de transfert qu'est l'anthropomorphisme, liée à ce besoin de diviniser toutes les forces occultes qu'il ne peut expliquer, que l'homme a peuplé de petits dieux les contrées et les maisons qu'il habite. Attitude évocatrice de celle de la métempsychose ou mieux encore de celle de la lycanthropie qu'illustrent les histoires de Nabuchodonosor changé en bœuf, de certains hommes transformés en loups hurlant comme eux, ou en chevaux, servant, dit-on, à certaines femmes pour porter leur fardeau, mais rendus à leur première forme une fois leur mission remplie. Cette croyance explique les colères d'Ajax contre des brebis qu'il prenait pour Agamemnon et Ulysse, et les récits de Virgile sur la vertu qu'ont certaines plantes, disait-il, de transformer les hommes en loups.

Les métamorphoses dont il est fait mention dans nos légendes superstitieuses audoises sont à la vérité celles d'esprits prenant forme d'êtres humains, de plantes ou d'objets inanimés... Le thème reste malgré tout le même, l'incarnation d'un être supérieur dans un être inférieur, non en vue d'une expiation comme dans la métempsychose ou la lycanthropie, mais pour se manifester plus familièrement à ces hommes dont la foi spontanée en un monde de forces occultes, les pousse à chercher refuge en la protection de celles qu'il suppose vivre et agir où il vit et agit lui-même.

### Le Serpent

C'est sous les influences de croyances et traditions pagano-chrétiennes et mi-scientifiques que paraît s'être construite la dogmatique folklorique audoise du serpent. Et c'est pourquoi, sous une tonalité locale, nous retrouvons, en elle, le schème classique du magisme séculaire.

Toutes les religions païennes ont considéré le serpent comme l'emblème de la puissance terrestre ou le symbole de la fécondité ! Aussi a-t-il été l'objet de la méfiance des uns, de la vénération des autres ! C'est un combat à mort que lui livre Apollon, dieu de la lumière divine, de l'extase prophétique dans laquelle s'éclaire l'avenir !

Les Babyloniens vénéraient le serpent sous le nom « d'Ea » déesse de l'eau qui donne la vie et la fécondité à la terre. Les Hindous lui ont élevé des temples, persuadés que leurs premiers souverains, les Nagos, étaient des serpents à forme humaine. Dans leur cosmologie, Shesha nag, le cobra aux mille têtes qui habite les entrailles de la terre, est considéré comme le symbole de l'éternité, de l'infini et de l'absorption dernière

dans la grande énergie qui pénètre toutes choses et forme le centre de l'univers ! Aussi ont-ils une confiance absolue dans la sagesse du serpent et dans sa mémoire qui lui permet de se rappeler des injures qu'on lui a faites et de s'en venger tôt ou tard.

Ils croient que l'âme extérieure du chef ou du sorcier passe dans un serpent dès qu'il meurt ; De là, leurs témoignages de respect et d'adoration. A l'instar des Babyloniens, ils le prient sous les noms « d'Ea », divinité de l'eau fertilisante, sous celui de l'aspic cornu des Egyptiens, ou encore du serpent d'airain d'Israël. Ainsi le serpent reste dans la croyance antique de l'humanité, l'image prototype de la sagesse.

C'est sur ce fonds de conceptions magiques que sont brodées les superstitions folkloriques autochtones concernant le serpent, et d'où découlent les sentiments bizarres de répulsion et de vénération qu'il inspire !

Nos bons paysans autochtones sont convaincus que les « serpents naturels » ne se montrent que le premier dimanche de mars : De là, leur proverbe : « *Lé prunié dé mars, touto bestio colo-  
« brino sort lé cap dé jouts l'espino* ». Le premier dimanche de mars, les serpents sortent des buissons. Quand aux « serpents magiques », ils croient que les manifestations de leur présence restent soumises aux caprices des petits dieux ou esprits qui les habitent !

Ainsi, le crin de cheval qui flotte sur l'eau tranquille d'une source peut devenir, disent-ils, un petit dragon dangereux dans les entrailles de l'homme qui l'avale en se désaltérant. De même, affirment-ils, le venin empoisonné du serpent n'est qu'un esprit dégradé, malfaisant qui s'introduit par la blessure, dans le corps de l'homme pour assouvir quelque ressentiment de vengeance. Les habitants de Saissac sont persuadés que la hernie n'est autre que l'esprit d'un serpent avalé, qui s'est logé dans cette partie de l'organisme.

Il est des serpents, croit-on encore chez nous, qui sont de préférence habités par un esprit malfaisant et vindicatif. Il prend place dans leur dent crochue, dans leur langue et parfois même dans leur queue. Tels la vipère, certaines couleuvres et particulièrement « l'orvet », en patois « *lé nervil* ». Ce serpent, croit-on, est borgne ou aveugle, habité par un esprit si malfaisant, qu'il est passé en proverbe de dire dans nos pays : « *Si lé nervil y besio, tuario pairé et mairé* », si l'orvet avait des yeux, il tuerait son père et sa mère ».

Certaines traditions locales enseignent qu'il est des jours privilégiés dans l'année où les serpents se montrent impuissants contre l'homme. Ainsi, d'après les gens d'Olonzac, le serpent ne mord jamais, quoiqu'on lui fasse, le jour de l'Ascension ; et ceux de Puivert appellent « Pico-dibendrés » le serpent qui n'est dangereux que le vendredi !

Pour conjurer les méfaits du serpent, il est certaines formules, d'aucuns les appellent des prières, d'un usage familier dans certaines régions. Une des plus utilisées dans le pays de

Villardebelle et de Missègre, nous disait M. Gibert instituteur à Lauraguel est la suivante « *Santo Crotz, lé très dé maï; qué « la coulobro botché pas maï* ». « Fasse Ste Croix, célébrée « le 3 mai, que la couleuvre ne bouge plus ». Le reptile ainsi désigné par la prière, est aussitôt immobilisé et l'homme menacé a le temps de fuir ou de s'armer pour se défendre.

Outre le venin, l'esprit malfaisant qui habite le serpent, emploie encore, dit-on, la fascination. Le serpent fixe fortement et longtemps la proie qu'il veut saisir; dès lors, l'animal contraint par une force occulte et irrésistible, vient s'offrir de lui-même à l'emprise de son ravisseur. Ce pouvoir est à ce point diabolique, nous disait M. Maffre de Rouffiac, traduisant ainsi la croyance populaire, que les lapins sur lesquels il s'exerce se terrent immobiles à l'endroit où ils sont surpris et se laissent dévorer sans aucune résistance... Quant aux oiseaux, l'action de l'esprit malfaisant du serpent qui les fascine, même à grande distance, est si irrésistible, qu'à peine sous l'emprise de son regard magique, ils battent des ailes, jettent des cris plaintifs et comme subjugués par une force invisible, viennent d'eux-mêmes à l'endroit où leur bourreau les guette.

Parfois moins nocif, l'esprit malfaisant du serpent semble simplement s'amuser à mettre à mal l'endurance du pauvre paysan qui rapporte à sa maison un fagot ramassé avec peine. Le thème de cette croyance ne varie pas, bien que les multiples histoires brodées dessus aient chacune leur couleur locale.

Un bon vieux emporte sur ses épaules, en fin de journée, un fagot ramassé à la lisière du champ ou de la forêt. Tandis qu'il chemine, il a l'impression que son fardeau s'alourdit. Il va quand même, la maison n'est pas trop éloignée, et puis, pense-t-il, la besogne a été rude... et c'est à la fin de la journée qu'elle se fait sentir davantage. Arrivé chez lui, il jette son fardeau à terre, et il en voit sortir tout aussitôt une couleuvre... Et lui de murmurer, sans s'émouvoir davantage. « *Y abios pas pensat. « Ero pla la coulobro qué mé pésabo dins mou fasch!* » « Je « n'y avais pas pensé; c'était bien la couleuvre qui rendait « mon fagot plus pesant ».

D'autres fois, raconte Jean Fourès, le serpent caché dans la cabane où le bûcheron vient se reposer est l'inspirateur des mauvais cauchemars qui l'assaillent durant son somme. Or, dit-on chez nous, nul ne peut conjurer les mauvais présages dont ces mauvais songes sont remplis, à moins qu'on ne tue le serpent caché dans la cabane.

A St Polycarpe, à Missègre, à Lauraguel la rencontre d'une salamandre est considérée comme l'annonce d'une mauvaise nouvelle... Et si l'on veut détourner le malheur qui nous menace, il faut la tuer dans l'année; la blesser simplement ne ferait que retarder la catastrophe... Dans certains coins de la Corbière, et du Lauragais, il est peu de gens qui oseraient manger des œufs le vendredi saint, de peur de sentir éclore dans leur corps les germes des serpents que ces œufs engendrent; ou encore parler de nid sous un toit, persuadés de voir ce nid bientôt détruit par un serpent !

Madame Laffon nous a raconté qu'à La Palme près Narbonne, les habitants croient qu'il arrivera malheur à celui qui entend une poule imiter le chant du coq, qu'on appelle « lé cant dé la poulo ». Pour détourner les méfaits de ce présage nocif, on doit sans retard tuer la poule, sinon du premier œuf qu'elle pondra, il en sortira un serpent « l'œuf du coq », dont l'esprit malfaisant qui l'habite ne cessera de faire du mal à celui qui a entendu ce chant. Notons en passant que l'expression « l'œuf du coq » se rencontre dans le dialecte ariégeois. Raymond Escholier dans son roman « L'heure d'amour » écrit que dans ces régions on appelle « œuf de coq » les œufs qui n'ont pas de germe et qui contiennent une nichée de serpents ».

L'esprit des serpents magiques n'est pas toujours malfaisant. Il donne parfois à des individus le pouvoir d'agir sur les forces de la nature, de percer à jour les mauvaises intentions des hommes et de guérir même certaines blessures et maladies..

### Le Charlatan de Missègre

Sur la place de Missègre, nous a raconté M. Gibert, vint s'installer, un soir de fête, un de ces bateleurs qui exploitent à leur profit la crédulité villageoise... Tandis qu'il montrait à une foule ébahie comment il se jouait à plaisir et sans effort d'une poutre énorme, vint à passer une vieille femme portant un fagot sur la tête. Intriguée par les rires et les applaudissements bruyants de cette foule, elle s'arrête et regarde sceptique les tours de passe-passe du charlatan. Et d'une voix goguenarde : « Cet homme est un farceur, s'écrie-t-elle; sa poutre pèse moins que mon fagot, et je veux la manier aussi facilement que lui, malgré mes soixante-dix ans longuement passés ».

Le charlatan qui avait entendu les railleries de la bonne femme, se dit intérieurement que son jeu était découvert, et habilement, sans dire mot, change d'attractions... Les malins qui avaient deviné la dérobade du jongleur et qui connaissaient bien les étranges pouvoirs de cette vieille sorcière du village, se dirent entr'eux : « *A rasou, lo veri ia fait bésé clar* ». Elle a raison, mais c'est l'orvet (le serpent) caché dans son fagot qui lui a fait voir clair ».

La thérapeutique populaire audoise utilise les vertus curatives du serpent mort, vertus dit-on, de l'esprit qui l'a habité. C'est ainsi que pour guérir les fluxions de poitrine, il suffit de prendre, pendant un certain laps de temps, de la tisane faite avec de la chair de vipère. Plus efficace encore le remède confectionné avec de l'eau de vie dans laquelle a macéré une vipère morte, puisqu'on le dit radical contre toute espèce de maux... Les paysans de Rouffiac sont persuadés que l'on peut guérir n'importe quelle maladie si l'on entoure la coiffure que l'on porte, d'une peau de couleuvre. Madame Tricoire de Lavelanet nous a raconté que M. Léon Ancely, instituteur et cultivateur à Dun, et regardé dans ce village comme « un esconjuraïré », un espèce de sorcier, lui avait affirmé que les nouvelles accou-

chées de sa région mettent une peau de couleuvre autour de leurs seins pour éviter les gerçures et les abcès.

Il est aussi de pratique courante dans les villages du nord narbonnais et à Olonzac, au dire de M. Laurent Mathieu, de préserver les enfants du « mauvais œil », en laissant la crasse s'accumuler sur leur tête, car le mauvais œil, qui n'est autre que le regard d'un serpent, en a grande horreur.

Il nous a raconté aussi, comme le tenant de sa vieille mère, qu'un homme d'Olonzac, revenant du bois avec un fagot sur les épaules, rencontra un magicien qui fixant sur lui son regard, lui donna « un coup de mauvais œil ». L'homme prit peur et laissa tomber son fagot à terre. Aussitôt, il en sortit un serpent qui courut se cacher dans le ruisseau. Et le sorcier de s'écrier « Ah ! lé bougri, pourtabo dé véri; es aco que la salbat »... « Ah ! le coquin, il portait du venin et c'est cela qui l'a sauvé. »

Ainsi se manifeste, dans la superstition audoise, la croyance au pouvoir magique du serpent, ou plutôt de l'esprit qui l'habite, pouvoir qui peut être tout à la fois nocif et bienfaisant.

La fierté de la conscience populaire n'abdique pas malgré tout, devant la puissance occulte de cet esprit; car elle possède des pratiques, des conjurations qui triomphent de ses caprices malveillants... Revanche de l'homme sur les maîtres qu'il se donne lui-même, et sous la domination desquels il refuse de se courber entièrement.

Dans les régions de Camurac et de Belcaire, il était d'une opinion courante au xvii<sup>e</sup> siècle, que pour libérer l'homme du serpent avalé, il fallait le suspendre par les pieds après lui avoir fait boire une drachme (4 grammes) de jalapa en poudre. Et le serpent s'enfuyait par la bouche du pauvre malheureux. Au pays du Razès, la thérapeutique était différente. L'esprit venimeux du reptile ne sortait des entrailles de celui qui l'avait avalé que s'il respirait, au moyen d'un entonnoir renversé, la fumée de vieux souliers disposés sur des charbons ardents.

De telles croyances et pratiques, dans lesquelles se manifeste la superstition de la conscience populaire audoise à l'égard du serpent ou plutôt de l'esprit magique qui l'habite, gardent une couleur de naïveté charmante à la vérité, mais nullement susceptible de provoquer quelque admiration. Notre attitude de curieux et sincère critique scientifique se refuse à partager ces sentiments de surprise enthousiaste que nous avons quelquefois entendu exprimer par certains folkloristes au récit des traditions et légendes populaires.

Si cette mise à nu des pensées, des aspirations et des rites populaires ne nous étonne pas, c'est plutôt par leur simplicité béate, leur crédulité puérile et leur contradiction bon enfant, que par le caractère désintéressé, noble et logique dont ils sont presque totalement dépourvus.

À la vérité, toutes ces réalités psycho-sociales que nous permet de retrouver l'étude du folklore de l'activité quasi-religieuse de l'âme populaire audoise, valent surtout parce qu'elles sont

une matière féconde d'interprétation historique de ses manières primitives de penser et d'espérer.

Mais à les considérer objectivement, on ne peut se défendre d'un sentiment pénible devant ce que nous avons appelé une dogmatique sans consistance, une liturgie sans codification, une morale sans vertus, qui témoignent, en même temps que d'un besoin inné du divin et de l'au delà, des multiples et profondes déviations de son dynamisme puissant et persistant.

### L'Ours

D'après Van Gennep, cet animal serait en réalité une divinité alpestre. C'est cette conception magique et superstitieuse qui reste la tonalité de nos contes provençaux et languedociens, dont le type suggestif nous a été décrit, sous le titre de « Jan de l'ours », dans la légende pleine d'intérêt parue dans Folklore Aude... d'Avril 1941.

Le paysan de chez nous a depuis longtemps deviné et observé chez certains animaux — de nos contrées — une hypersensibilité qui leur fait pressentir les événements climatiques et les porte à agir en conséquence, sous l'impulsion de leur instinct de conservation et de bien-être. Mais parce qu'il ne peut se défendre de supposer des forces occultes, là où son ignorance ne peut répondre à ses « Pourquoi » et « Comment », il a tôt fait d'affirmer qu'il est dans certains animaux, dans l'ours, par exemple, un esprit qui explique leur manière singulière d'agir !

Tel le sens du proverbe de chez nous : « *Si l'ours fa seca sa paillo al mati de la Candélou, l'iber s'alloungo de quaranto jours* ».

« Si l'on voit l'ours faire sécher la paille de sa caverne, le matin de la Chandeleur, on peut dire que l'hiver sera prolongé de quarante jours ». Et c'est pourquoi, nos paysans de la Haute Corbière ne manquent pas, quand ils escaladent les cimes et contournent les grottes où l'ours abrite ses oursons, de regarder si la paille est étendue sur le seuil,... afin de régler leurs travaux de printemps.

Marcel Provence signale un proverbe et des traditions analogues dans les régions nimoises. « *Quan fa soulel per la Candéliero, le salvatgé ramasso de lenho per quaranta jous de mai d'ivern* ».

Dans nos pays méditerranéens, l'ours est presque le seul animal sauvage et en force de notre jungle civilisée pourrions-nous dire... C'est pour cela, semble-t-il que la tradition populaire le nomme « le salvatgé » et dans la faune magique qu'il s'est constituée, le regarde comme « l'Hercule méditerranéen ».

Les deux légendes que nous allons rappeler : L'homme sauvage et le lait... et Jan de l'ours..., sont bien l'expression typique de cette croyance populaire audoise.

### L'homme sauvage et le lait :

Un laboureur de la montagne noire retournait tranquillement son champ un beau matin d'avril. Le soleil arrosait de lumière et de chaleur tous ces terres noirâtres où sur les brins d'herbe naissants, perlait encore la rosée du matin. Pour travailler plus à l'aise, notre paysan avait quitté ses sabots tout au bout du sillon. Tandis qu'il laissait reposer ses bœufs haletants, son regard errait sur le sillon tracé ! Sa surprise fut grande de voir là-bas, à l'autre extrémité, un homme velu comme un ours, un vrai sauvage, un ours humanisé, qui s'était mis les sabots et s'exerçait à marcher. Il le regardait depuis un moment quand le bizarre personnage s'apercevant que le laboureur l'observait, quitte ses sabots, prend rapidement la fuite et disparaît dans le taillis voisin. L'homme se remet au travail tout en surveillant si l'étranger mystérieux ne se montrait pas à nouveau... Il ne fut pas longtemps à attendre et à revoir le « salvaté » s'amuser derechef avec les sabots.

Revenu à la maison, le paysan s'empresse de raconter à sa femme l'apparition bizarre dont il venait d'être témoin !...

« Drôle d'histoire s'écrie la femme ! Mais comment saisir ce sauvage ? J'y suis ! ce soir tu prendras les souliers au lieu des sabots. « Si le bonhomme recommence son jeu, il se débarrasera sera plus difficilement de cette chaussure et tu pourras peut-être l'enchaîner ! »

En effet. A peine les souliers sont-ils déposés au bout du sillon que le sauvage réapparaît furtivement, les chausse et s'entraîne à marcher. Le paysan court vers lui réussit à l'attacher et à l'amener à sa maison, sans nulle résistance d'ailleurs de sa part. Installé confortablement, l'homme velu semble s'habituer à cette nouvelle vie. Il mange, dort, ne dit jamais rien, mais se montre malgré tout attentif à ce qui se passe autour de lui. Un soir, tandis que la maîtresse du logis fait bouillir son lait, le sauvage accroupi au coin du feu, l'observe avec une attention anxieuse. Mais dès que le liquide a fait mine de sursauter, l'être velu se dresse au milieu de la cuisine et s'écrie : « La manne de Dieu se verse; les enfants me pleurent, il faut que je m'en retourne ». A peine a-t-il prononcé ces paroles mystérieuses, qu'il se tapit au coin de la cheminée et y reste silencieux toute la journée... Mais le lendemain matin, les maîtres de la maison ne retrouvèrent pas le « salvaté »; il avait disparu. Comment ? nul ne l'a jamais su !

Ce conte audois nous remet en mémoire celui d'Anacharsis Combes, « La fille sauvage » raconté dans la Revue du Tarn (n° 13-1938) et que M. Nauzières reproduit dans son étude sur « Lacaze en Sénégal ».

Une fille sauvage est aperçue, un jour, dans la forêt de Sahuzet par le Seigneur de la contrée en train de chasser. Aidé de sa meute, il se met à sa poursuite. Course inutile, car agile comme un daim, la jeune fille saute de rocher en rocher

et échappe facilement à ceux qui veulent la saisir... Cependant le seigneur qui ne renonce pas à son dessein, use pour réussir d'un stratagème singulier. Il dispose sur le bord de la rivière, où la fille sauvage vient se désaltérer et se baigner, une paire de petits souliers rouges. Et caché derrière une haie de roseau, surveille nuit et jour sa venue. L'être mystérieux vient, un matin, faire ses ablutions et se réchauffer aux rayons bienfaisants du soleil. La vue des souliers rouges l'intrigue à ce point qu'elle court les prendre, les chausse et s'essaye à marcher. Le Seigneur aux aguets profite de son embarras, court vers elle et la fait prisonnière. Il l'amène au château de Lacaze avec beaucoup de courtoisie et la confie, le lendemain, à une personne pieuse de sa suite avec ordre de veiller sur elle et de l'éduquer... La jeune fille répond généreusement aux soins qu'on lui donne, transforme complètement ses habitudes sauvages et peu de temps après, ajoute la légende, meurt en odeur de **sainteté** !

### L'ours et les crabidétos

Le conte audois de « Las crabidétos » que nous a communiqué M. E. Laffon de La Palme, est construit à la mode des contes de ma mère l'oye de Perrault. L'ours dont il est question, n'est plus considéré comme le truchement d'un esprit familier, mais comme le type humain du « sans remords » qui trompe habilement la bonne foi des simples pour les dépouiller plus aisément.

Une jeune chèvre reste seule dans la cabane pendant que sa mère va brouter l'herbe tendre du pré et emplir pour elle ses mamelles nourricières. L'ours au courant de l'absence de la mère, va frapper à la porte de la cabane, contrefait sa voix, et demande qu'on lui ouvre pour dire la bonne nouvelle qu'il apporte. Sans défiance, la petite chèvre ouvre à l'étranger et est aussitôt dévorée par le cruel animal. Sur ces entrefaites, poursuit la légende, la mère arrive et devine la mort horrible de son enfant... Dissimulant sa colère, elle va sans crainte à la rencontre de son ennemi et l'arrose d'eau bouillante. Une autre fois elle réussit à le livrer aux tortures d'une colonie de fourmies affamées et enfin l'amène en causant familièrement avec lui, près de la cabane d'un bûcheron, qui au courant du crime et des dessins de la chèvre éplorée, l'abat d'un coup de hâche.

### Jan de l'ours

Nous avons déjà raconté en son lieu cette légende qui nous a permis de noter comment l'imagination populaire joue à plaisir avec la réalité pour satisfaire autant ses caprices que ses intérêts.

Dans la légende de « **Jan de l'ours** », le magique entre en lutte avec le naturel, alors cependant qu'il paraît naître de lui. C'est, en effet, le fils de l'ours qui devenu, d'après la légende, un être herculéen, tue son propre père, après une série d'exploits plus ou moins bizarres.

Un ours, dit la légende, a fait prisonnière dans sa caverne

une femme rencontrée à la lisière de la forêt. L'enfant né de ce fabuleux accouplement grandit doué d'une force prodigieuse. Si bien qu'un jour, il s'échappe avec sa mère et enferme l'ours dans la fatale caverne. D'humeur bohémienne, il va courir le monde et rencontre au hasard des chemins, des hommes, hercules comme lui, et avec lesquels il tente l'aventure. Entre temps, ces vagabonds s'installent dans un palais solitaire. Mais la jalousie ne tarde pas à les mettre en conflit. Malgré sa force, Jan de l'ours est descendu par ses compagnons dans un puits, d'où il ne sort que par l'intervention d'un corbeau mystérieux. De là poussé par une force intérieure, il retourne à son ancienne caverne et y étrangle l'ours qui l'avait engendré.

Sur un thème analogue, Babou dans « les Païens innocents », nous donne une version d'un Jan de l'ours, « christianisé » le type de l'Hercule chrétien de notre région.

Fils de l'ours qui a fait sa mère prisonnière, Jan de l'ours vit pendant sept ans avec elle dans la caverne du « salvatgé », fermée par un énorme rocher ! Mais un jour le jouvenceau épris de liberté, déplace le rocher et s'enfuit avec sa mère. Il s'embarque pour la terre sainte sur une peau d'ours, et durant son voyage rencontre en mer le prince des diables « l'archidiabla », chevauchant un requin. Il l'attaque et le met en fuite. Arrivé en Palestine, il court au St Sépulcre, s'en empare, et s'en constitue le gardien jusqu'au jour où une voix mystérieuse venue d'En-Haut, lui ordonne d'aller par le monde faire justice. Après des exploits multiples, Jan de l'ours veut revoir son pays natal. En arrivant à la caverne, il apprend la mort de sa mère. Brisé de fatigue, il s'étend sur le gazon de la prairie, qui se referme sur lui pour abriter son sommeil. Et il y dort encore, dit la légende !

Dans ces légendes comme dans toutes celles déjà racontées, le processus de création de la conscience populaire reste toujours le même. L'intérêt, la curiosité, le besoin de savoir, et parfois d'autres impulsions ou sentiments plus particuliers, comme le ressentiment, la vengeance, mettent en branle son imagination, toujours éprise de divinité, et d'au delà ! Libérée de raison critique, et ainsi à la merci d'influences climatériques, sociales, politiques et religieuses, elle se livre dès lors au jeu des plus bizarres combinaisons, telle celle de l'ours, animal à la fois naturel et fabuleux, humain et magique, dont les pouvoirs merveilleux, force herculéenne, connaissance clairvoyante du passé etc., font supposer en lui la présence de quelque esprit mystérieux.

### L'Ane

Dans son livre « Essai sur les fêtes religieuses et les traditions populaires qui s'y rattachent » (1), Eugène Cortet signale entr'autres le rôle que joue l'âne dans toutes ces parodies

---

(1) *Essai sur les fêtes religieuses et les traditions populaires qui s'y rattachent*, Eugène Cortet, boulevard St-Michel, Ernest Thorin, 58-1867.

religieuses... Or nous retrouvons dans nos histoires locales audoises ce même personnage avec des attributions analogues.

L'âne a toujours été un animal sympathique à nos populations chrétiennes et laborieuses, tant à cause des événements évangéliques qu'il évoque « la naissance du Christ, la fuite en Egypte, l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem etc..., que des services que lui rendent sa docilité et son endurance au travail ! D'autre part, son aspect balourd et deshérité, semble l'avoir désigné de tous temps, pour servir d'instrument à des farces d'un symbolisme tantôt social, tantôt religieux. C'est ainsi par ex., qu'aux réjouissances de « la Fête des fous », qui se célébrait aux jours de la Noël et des Saints Innocents, nos populations caparaçonnaient richement un âne, et montaient dessus la plus belle fille de l'endroit avec un petit enfant sur son sein découvert. Un vieillard, représentant St Joseph, escorté du clergé en grand apparât, la conduisait à l'Eglise, où elle présidait la cérémonie, assise sur l'autel ! A l'offertoire, les chantres entonnaient une prose rythmée, dont chaque strophe se terminait par les cris « hi-han, hi-han » que beuglaient les assistants. La messe finie, le célébrant au lieu de chanter « l'ite, Missa est », se mettait à braire et les fidèles l'imitaient en criant à nouveau : « hi-han, hi-han »... Dans certains endroits, à Autun par ex. l'âne avait seul les honneurs de la fête... L'Eglise et les autorités civiles protestèrent longtemps, sans succès, contre les scandales de ces manifestations, comme en témoignent les conciles de Tolède de 1635, celui de Paris de 1212. les défenses de Charles VIII en 1490, et le procès du Parlement de Paris contre les habitants de Tournaisium en 1498.

Une autre coutume où l'âne entrait en jeu était celle désignée par l'expression audoise « Courré l'asé », « faire courrir l'âne » qui resta longtemps en usage dans certains villages, entr'autres à La Palme.

D'après le baron Trouvé, cette coutume aurait pris naissance à Castelnaudary (1). A la suite d'un repas un peu gai, les convives trouvèrent plaisant, écrit-il, de faire courrir l'âne, « courré l'asé », c'est-à-dire de faire parcourir les rues de la ville, monté sur un âne, à un individu accusé de s'être laissé battre par sa femme. Cette plaisanterie, qui eut lieu pendant le carnaval, se continua depuis ce jour. On forma une cour avec un président et des conseillers. Et le premier dimanche du Carême, à 10 heures du soir, la cour en procession, flambeau en main, accompagnait l'âne que montait le plus jeune mari de la troupe, tenant en main un étendard déployé. Le costume du président et des conseillers était l'habit de velours noir, surmonté de soie jaune. La cour avait ses registres où étaient inscrits les procès-verbaux des séances et la chanson de l'année. La procession avait surtout pour but de désigner à la vindicte publi-

(1) *Etats du Languedoc et département de l'Aude*, par le baron Trouvé, (ancien-préfet du département). Firmin Didot, Imprimerie du roi, rue Jacob, n° 24, Paris.

que les femmes mariées qui se conduisaient mal ! Devant la maison de chacune d'elles, la procession s'arrêtait et chantait une complainte composée pour la circonstance. Ces mascarades ne tardèrent pas à s'instituer dans nos villages audois et à y créer des désordres qui dégénèrent parfois en rixes sanglants, et que la police eut parfois à réprimer.

Au village de La Palme, on promenait, devant la porte de la femme que l'opinion publique accusait d'adultère, un âne sur lequel était placé un mannequin avec la tête tournée vers la queue de l'animal. Et pendant toute la soirée, les organisateurs de la procession, et la foule qui les suivait, chantaient la complainte satirique composée à cet effet.

Sans discuter sur la valeur et l'opportunité de ces coutumes, il est intéressant de noter, que ce fut souvent par des manifestations publiques analogues, traduisant spontanément quelque sentiment de justice, de sanction, etc., que s'est formé ce droit coutumier, ces lois populaires, matière féconde d'une étude de folklore juridique.

Dans la mentalité populaire audoise, l'âne a été considéré comme le truchement non seulement des esprits mais aussi de certains personnages condamnés à vivre quelque temps sous la forme animale en expiation de quelque faute grave. La légende romancée de « L'asé de Lagrasso » est à cet égard aussi amusante que suggestive.

#### L'asé de Catet dal Pinsart de Lagrasso (1)

Catet dal Pinsart était un bon paysan du petit hameau de Ribotte, près de Lagrasse (2). Il revenait un soir, aux environs de la Pentecôte, de la foire de Carcassonne, avec un âne qu'il avait acheté pour travailler son petit bien. Ils se suivaient, tranquillement aussi rêveurs l'un que l'autre. Deux maraudeurs qui cherchaient aventure, apercevant le couple inoffensif, se mirent incontinent à penser tout haut — « Ce paysan et son âne, bonne aubaine pour nous, dit l'un d'eux » — « Bourriquet de belle race, en effet, répliqua le second ». — « Mais comment subtiliser l'intéressant animal ? »

« Fais-moi confiance : Je vais me mettre à la place de maître Aliboron; tu le conduiras dans l'épais buisson, où nous nous reposons, et tu attendras mon retour. »

La consigne habilement donnée fut aussi lestement et heureusement exécutée !... Et c'est maintenant sur la route, deux hommes qui se suivent sans rien dire... Cependant, quand le maraudeur eut jugé que l'âne vrai était en lieu sûr, il tire sur la corde qui le tenait lié à Catet dal Pinsart... A cette secousse, le paysan

(1) Ce conte nous a été gracieusement communiqué dans sa version originale par M. l'abbé Rey, curé de Bouillonnac, près Carcassonne.

(2) LAGRASSE : chef-lieu de canton à 25 kil. de Carcassonne. Restes d'une abbaye bénédictine de 770, dotée par Charlemagne.

se retourne et voit un homme en place de son âne, déguenillé, à mine souffrante et repentante. « Ne t'effraye pas, brave homme, » dit l'âne mystérieux; je suis un maudit du bon Dieu, qui vient « d'expier ses fautes en vivant sous cette forme animale qu'était « l'âne que tu viens d'acheter. A l'instant vient de terminer ma « punition. Et j'ai repris ma forme d'homme aussi mystérieuse- « ment que je fus un jour changé en bête de somme. Mais crois « en ma parole ! Et garde pour toi seul mes confidences. Je « retourne de ce pas au monastère de Lagrasse dont j'étais « avant ma punition, le premier supérieur. Tu vas m'accompa- « gner jusqu'à la porte, et demain à la première heure, tu vien- « dras te faire rembourser le prix que t'a coûté l'âne mysté- « rieux. »

Catet dal Pinsart ne pouvait en croire ses yeux; et ses paroles s'arrêtaient dans son gosier, tant cette aventure le mettait hors de lui. Il s'en retourna pensif à sa maison, après avoir accompagné le malheureux supérieur à la porte du monastère, et tout penaud raconta à sa femme, sa mésaventure. « *Bougré « d'amorri, tant fountut encara dins lé sac ! E quand les bésis « saouran toun histouaire, l'appèlaran « l'asé de Lagrasso* ». « Idiot, on t'a mis encore dans le sac; et si jamais les voisins « apprennent cette histoire, on t'appellera « l'âne de Lagrasse ».

Tout à sa première émotion, le bon paysan alla se coucher, persuadé de pouvoir calmer sa femme quand il lui apporterait la somme remboursée. A la première heure, Catet dal Pinsart était devant la porte du monastère. — « Prévenez votre supé- « rieur, dit-il au père qui vint lui ouvrir, que le maître de « l'âne d'hier soir le demande... Il comprendra, puisque c'est « ainsi convenu entre nous »... Etonné de ce langage autant que de l'individu qui vient de le lui tenir, le frère portier va tout de même avertir le Supérieur, tant la bonhomie de l'étranger l'a malgré tout frappé !

Le supérieur prévenu, devine aussitôt qu'il a à faire à un simple d'esprit. Mais parce que « les simples » l'intéressent à l'exemple de son maître, le Christ, il vient heureux de l'occasion de faire du bien ! A peine a-t-il salué l'étranger, que celui-ci l'interpelle familièrement : « Dites-moi vous n'avez pas eu trop « de mal hier soir, à reprendre votre poste ? Ne craignez rien « de moi. — Je vous ai promis de garder le secret, et je tiendrai « ma parole; mais ne faites plus de sottises » !

Le supérieur écoute souriant, et se persuade à nouveau qu'il est en présence de quelque malade... Et sans brusquerie, l'invite à revenir chez lui... et prie le portier de s'en débarrasser, après l'avoir restauré !

Se voyant ainsi éconduit, le paysan entre dans une colère tapageuse, jure comme un charretier... et insulte le supérieur. Force lui est cependant de quitter le monastère, « gros Jean comme devant ». Et tandis qu'il retourne à sa maison, il se dit que sa Françoise avait eu raison et qu'il avait été sûrement trompé ! Le temps qui efface bien des choses, calma les colères du bon paysan, et fit cesser les invectives de sa femme... Et au jour de la foire de Ste Catherine, Catet dal Pinsart se rendit à

nouveau à Carcassonne pour acheter un autre âne. Il parcourait le marché examinant avec soin celui qui ferait le mieux son affaire. Quand soudain il en aperçoit un qui ressemble étrangement à celui de sa dernière aventure... Intrigué, il s'approche, l'observe attentivement et se persuade de plus en plus qu'il est en présence de son premier âne et que sûrement, le supérieur du monastère avait encore fait quelque autre bêtise !

Observant furtivement les regards indiscrets de la foule, il se glisse tout près de l'âne, lui prend l'oreille et en sourdine... Il dit : « Tu as encore fait quelque fredaine ! et le bon Dieu t'a puni... Tant pis pour toi. — A ton âge tu devrais être plus sérieux. En tous cas, ce n'est pas moi que tu mettras cette fois dans le sac ! Adieu supérieur, « *qui noun té counèich, qué té counpré* », t'achète celui qui ne te connaîtra pas ».

Et Catet dal Pinsart s'éloigna aussi indifférent, en apparence, qu'à son arrivée, malgré tout intérieurement satisfait d'avoir dit son fait à celui qui l'avait trompé, et se promettant bien en rentrant à sa maison de persuader sa Françon que l'âne acheté à la foire de la Pentecôte était bien le supérieur du monastère de Lagrasse (1).

## L'ASÉ DÉ LAGRASSO

A Riboto, a miejo oureto de Lagrasse, i avió un brave ome qu'apelavoun, per escais, Catèt dal Pinsard. E un'annado i arribèt un afà tarrible.

Tournavo de Carcassouno ount avió troumpat un ase, per la fièro de Pentecousto. Marchavoun toutis dous a pè. Catèt per davant, l'ase per darniè, e cansats toutis dous, pasqu'avión fait dejà uno bravo troto anavoun arribà a Lagrasse.

Dous roudaires vegèroun aquel atelatge.

« Digos, fa l'un, pensi pas qu'aquel brave ome age enventat la poudro e l'ase que meno es rudoment pla fait. Si'l prenión ? »

— « Se te creses prou degourdit, i dièt l'autre; mès vouldrió pla vese coussi faiós. »

— « Escouto me'n carguf; vau prene la plaço de l'ase e l'amagaràs a pr'aquis e me demouraràs que tourne. »

E douçomenou, sans faire de bruch, coumo qualquus que vol pas derenga la clouco, va descabestrà la bèstio e s'i met a la plaço. Al bout d'un quart d'ourado tîret un pauc fort sus la cordo e Catèt se revirèt.

— « Oi, moun Dius ! se faguèt e que vesí ? e qu'es aquò ? e ount es l'ase ? »

— « Paure ome, i diguèt le voulur, vous inquietetz pas, soun ieu, l'ase; e tenètz, tant qu'en souls, vous podi pla dire tout ço que m'es arribat. »

Soun le Superiur de Lagrasse. Sabètz, dal couvent ? Avió fait de bestisos e Nostre Senhe, per me puní, m'avió coundamnat a èsse sèt ans ase.

— « Viètase ! devètz ave pla soufèrt ». »

(1) Version patoise communiquée par M. l'abbé Rey, curé de Bouillonnac près Carcassonne.

— « E justoment, ma punicfu ven de fin i a un quart d'ouro; vous ba gausavi pas dire. »

El le fals superfur parlavo toujours de sa cruèlo penitenco, quand arribèroun a la porto de Lagrasso, e la nèit èro pas lènc. Tout d'un cop s'arrèsto e ditz a Catèt : « Escoutatz, per anèit, val mai qu'anetz al vostre oustal, pasque quand arribarèi al couvent, i aurà dejà pla prou d'embul : mès demà matis, eh ! sans l'auto, vendretz a las bèit ouros, me demanda, e, coumo de juste, vous randrèi l'argent que vous èi coustat a la fièro amai vous farèi pla dejunà. »

El se quitèroun, le voulur per tournà am'aquel que gardavo l'ase, e le Catèt tout estabousit me reveniò pas. Mès sabètz quand on es franc, on i va coumo'n ase que troto, e arribèt al seu oustal sans saupre que'n dire.

Paure mounde ! quand arribèt chès el, la Françoun, sa fenno, le vouliò batre.

« Grand amorri ! s'i fasiò, coumo aquò arribos cansat, sans argent et sans ase ! »

El Catèt un pauc en peno, quand mèmes, racountèt a sa fenno tout ço que s'èro passat pel camf.

— « T'enquêtes pas, Françoun, e crides pas tant, dema matis tout sarà adoubat. »

Le lendemà matis, Catèt manquèt pas l'ouro.

« Vouldriò parlà al Superiur, dièt al que gardavo la porto dal couvent.

— « Vou'l vau quèrre, moua amic, i dièt le pòurtiè. Mès coussi vous apelatz ?

— « Pas besoun de dire que soun le Catèt dal Pinsard, diatz-i que l'ome de ièr al souèr le demando, ba coumpèndrà.

— « Le Priu sap pas que voulètz dire, respoundèt le pòurtiè.

— « Es un pauc fort ! Diatz-i que soun l'ome de l'ase de ièr al souèr, e que me'n vau pas d'aici sans argent. »

Le Superiur veritable coumpreniò pas res an aquel tralabal. Venguèt quand mèmes trapà le Catèt.

— Alors, mon ami, que puis-je faire pour vous ?

— Oh ! diatz, Moussu, poudètz parla patouès, vous coumpèndrèi. Alavetz dumpèi ièr al souèr me counèissètz pas mai ? Gar' qu'avètz pas pla bouno memòrio ! Açà, es pas vous qu'èretz estat coundannat a èsse sèt ans ase per ave fait de bestisos ? Me dièretz, ier al souèr, que vostro punicu veniò de fin; e me recoumandèretz pla de veni bèi vous troubà vès las bèit ouros, que me dounariòtz l'argent que me coustèretz à la fièro, amai que me fariòtz pla dejunà ?

— « Senhur Dius, qu'uno istouèro d'enfèr ! Retiratz-vous, poulistoun, ou vous fau prene pes gendarmos. »

— « Aquò es un pauc fort; me vous respoundi que ba daissarètz pas aquf... »

Mès le paure Catèt se vegèt tampà la porto sul nas e pla oublijat de se'n tournà à l'oustal sans argent e sans res dins l'estoumac.

Mès i caliò un ase, e se'n tournèc a Carcassouno per Santo Catarino.

Malur ! Quand arribèt al fieral das ases, la prumièro bèstio que vegèt semblavo tout patrat al que i aviòn panat. Mai s'aprouchavo, mai le recouneissiò. Quand i souèt dessus i dièt a l'aurelho : « Alavetz coumo'quò avèn tournat fa de bestisos, t'es pas pougut retene ? Eh be, paure 'fant, arrenge-te coumo pourràs, per feu s'i a prou am' un cop : que nou s'i counèis que te croumpe; serà pas ieu. »

### Le Corbeau

Dans la tradition populaire audoise, le corbeau est considéré tantôt comme un oiseau de mauvaise augure, présageant des jours de froid ou de malheur, tantôt comme le truchement d'un esprit serviable, généreux et reconnaissant, ainsi que nous le peignent les Légendes de Jan de Calés et de Jan de l'ours.

Le paysan de nos régions appelle le corbeau « oiseau de malheur » ! Son cri rauque et lugubre trouble et alarme ceux qui l'entendent, surtout quand il retentit par des temps de tempête ou dans les soirs tristes et froids de l'hiver. Aussi s'empresse-t-il de le pourchasser dès qu'il l'aperçoit quelque part.

M. Arau, propriétaire à Rivel, nous a raconté que dans son village, quiconque voit un corbeau s'arme aussitôt d'un bâton ou d'une pierre et le poursuit en criant : « *Courbas, Courbas, foc al jas* ». — « Corbeau, corbeau, le feu est à ton nid ». Et le corbeau s'enfuit aussitôt.

Cette pratique populaire et ce cri d'alarme sont révélateurs de l'attitude anthropomorphique de la conscience humaine qui prête même aux êtres inférieurs, un peu d'elle-même; dans le cas présent, le sentiment familial et la crainte toujours éveillée qui lui arrive malheur. L'expérience journalière a montré au paysan audois combien cet instinct était profond et généreux chez les animaux qui vivent familièrement son existence quotidienne. Dans son poulailler autant que dans son écurie, aux champs, dans les taillis et les forêts, il est témoin de faits révélateurs de cette nostalgie du retour chez soi quand ces êtres inférieurs le sentent en danger ! Et voilà pourquoi, l'homme fait appel à ce sentiment, quand il veut se libérer d'animaux dangereux ou nuisibles. « *Foc al jas... crie-t-il* » au corbeau... « Les enfants me pleurent, répète le salvatgé, il faut que je m'en retourne; « Le feu est au cimetière » dira la ménagère pour éloigner le chat noir qui la guette d'un mauvais œil !

Ajoutons que ce cri montre aussi la croyance populaire à l'esprit malveillant incarné dans ces divers animaux, car c'est surtout lui et les méfaits dont il peut être l'instigateur, qui restent le véritable objet de ce ressentiment et des pratiques qui le manifestent.

### Le Corbeau de Jan de Calés

Nous avons déjà raconté cette légende (dans le n° 25 de Folklore (Aude), Le corbeau de Jan de Calés est un être dont l'apparition autant que le rôle ont un aspect de mystère, celui que présente à nos yeux un animal humanisé et même spiritualisé... Il vient, envoyé on ne sait par qui, au secours d'un pauvre malheureux perdu dans une île déserte. Durant 7 ans, il lui apporte sa nourriture quotidienne; lui révèle les intrigues du rival qui lui a ravi sa femme, et finalement lui permet d'en triompher et de reprendre sa place au foyer familial.. Mais quand nous est raconté l'acte de générosité accompli par Jan

de Calés, dans sa jeunesse, pour assurer les honneurs de la sépulture à un mort abandonné sur le chemin, nous devinons que ce corbeau est en vérité l'âme de ce défunt, heureux de payer sa dette de reconnaissance, envers celui qui lui a permis d'aller retrouver le repos de l'Au delà ! Légende en elle-même assez banale, mais véritablement intéressante au point de vue folklorique, puisqu'elle nous révèle les croyances de l'âme populaire audoise.

### Jan de l'ours

Nous trouvons aussi dans cette légende, que nous avons citée dans Folklore-Aude (n° 25), la description de nouveaux aspects du corbeau, révélateurs d'autres manières de penser de la conscience de nos régions.

Jan de l'ours, enfant de naissance fabuleuse, s'échappe de la caverne où il a vu le jour et va courir l'aventure. Après avoir vécu quelque temps avec des vagabonds, « hercules » comme lui, il se prend de querelle avec eux et est descendu au fond d'un puits pour y mourir de faim. Un corbeau de mystère vient le visiter dans ce gouffre mortel et lui proposer de le délivrer. Jan de l'ours remercie l'animal et prend place sur les ailes de l'oiseau... L'ascension commence, mais avec beaucoup de lenteur. Soudain le corbeau s'arrête et crie sa faim : « Car... car ». « de la chair, de la chair »... Jan de l'ours donne à l'oiseau les provisions qu'il avait emportées... Rassasié, le corbeau reprend son vol ! Bientôt cependant, l'ascension se ralentit et le cri « Car car » résonne à nouveau, aussi poignant, aux oreilles de Jan de l'ours. Craignant d'être rejeté au fond du puits le pauvre prisonnier tranche dans sa jambe et rassasie l'oiseau vorace, qui cette fois rend Jan de l'ours à la liberté.

Il n'est pas douteux que l'imagination populaire audoise a forgé cette légende sous l'impulsion d'une croyance à quelque esprit bienfaisant, s'offrant spontanément pour aider un pauvre malheureux... Nous pourrions même supposer que cet être mystérieux, dont le corbeau devient le truchement, est l'esprit de la mère de Jan de l'ours, qui pense à son enfant absent et aux dangers qui peuvent l'assaillir. Ne viendra-t-il pas à la pensée de certains de nos lecteurs d'avancer que cet esprit mystérieux n'est en vérité, que le « double » de celui de la mère, le périsprit maternel ! Interprétation d'une dogmatique spirite, avant la lettre, dirons-nous, et qui n'est à notre sens qu'une forme moderne de la même superstition !

Ici encore se révèle le processus de création superstitieuse qui sous des modes divers a toujours une structure foncière identique, et jaillit de ce même besoin instinctif de l'être humain d'animer les faits et les êtres inférieurs, tantôt en les humanisant, tantôt en les divinisant pour satisfaire des intérêts ou calmer certains sentiments.

### Le bouc (lé marra)

La brebis, le bélier ont eux aussi leur place dans les légendes populaires superstitieuses audoises concernant les esprits familiers; et comme toutes les autres légendes, manifestent les mêmes impulsions et les mêmes pensées, les mêmes aspirations et les mêmes inquiétudes, que caractérisent les mêmes tonalités mystérieuses d'infini et d'éternel !

« **Lé marra dal lac dé Barrenq** ». —

« *Le bélier du lac de Barrenq* ». —

A quatre kilomètres à l'est de Rennes-les-Bains, sur un plateau assez élevé et non loin des magnifiques forêts de l'Etat, se trouve une nappe d'eau assez profonde, mais peu étendue que l'on nomme pompeusement dans le pays, « lé lac dé Barrenq ». Les nombreuses légendes qu'il évoque se racontaient jadis, durant les longues veillées, au hameau de Montferrand.

La légende suivante nous a été communiquée par M. Gilbert instituteur à Lauraguel, qui la tenait de Mme Eugénie Martineau originaire de Montferrand à qui l'avait plusieurs fois racontée son père Dencarnaud Pierre, mort en 1902, à l'âge de 84 ans.

— Une fois, des gens de Montferrand passaient près du lac de Barrenq. Il faisait nuit noire et le ciel était rempli d'éclairs et d'éclats de tonnerre. Tout à coup, au milieu du lac, ces gens attardés aperçurent un bélier tout noir qui leur dit : « Braves paysans n'ayez pas peur, tout cela ne sera rien »... Un frisson de peur glissa tout aussitôt à travers leur veines, et sans dire mot chacun regagna en hâte sa maison : La tempête s'apaisa sans retard, et le ciel redevint clément comme aux plus belles nuits du printemps.

Une autre fois, des habitants du village des Bans avaient entrepris des travaux, afin de donner issue aux eaux débordantes du lac de Barrenq. Mais personne ne savait comment conduire utilement les travaux... Un jour que tous ces gens se consultaient anxieusement, le même bélier, sorti du milieu du lac, s'approcha d'eux et leur dit : « Ne poursuivez pas vos travaux commencés : sinon, les Bans vont être submergés et Montferrand ne tardera pas à disparaître ». Impressionnés autant par l'apparition du bélier que par ses prophéties, les paysans abandonnèrent pour toujours leur besogne. (1).

(1) Un cop, dé moundé dé Mounferran passaboun al Barrenq. Fasio négro neit è te figuio unis laousets è unis pets dé trou qué tout tremblabo. Tout d'un cop, al miech del Barrenq, bėjèroun un mara tout négré, e aquel marra i diguet : « Ajets pas paou, sara pas rés ». Bous imaginets qu'une paou aïjèroun... Ebé plaguet pas pus à péno al bout d'un moument...

Un aoutré cop, las das Bans coumensaboun a traouca per faire dudu l'aïgo dal Barrenq. Sabion pas trop ço qué boullion fa... Mé lé marra sourti-guet é i diguet : « Si countinuats, lès Bans sé négaran é Mountferran tramlara »... Lés das Bans ba daïchèroun tout ».

« Disons... qu'il y a quelques années; le lac de Barrenq a été vidé à la suite d'un projet d'étude concernant le tout à l'égoût de la station thermale. »

### La Brebis ensorcelée

Dans l'article « Les mitounes » de M. Gibert (Folklore-Aude n° 8 août 1938), il est fait mention d'une brebis ensorcelée par ces fées audoises qu'on appelle « mitounes », heureuses cette fois, semble-t-il, de se distraire aux dépens du pauvre berger Jan D., de Rennes-les-Bains. Nous avons rappelé cette légende dans notre étude sur les « Esprits familiers », ainsi que celle de Mme Tricoire, intitulée « Le mouton du berger Franciscot ».

Le thème sur lequel sont brodées ces diverses légendes est toujours le même et révèle la même croyance superstitieuse populaire, l'incarnation de certains esprits dans des animaux, tels le « marra » le bélier, la brebis; esprits comme nous l'avons déjà noté, qui sont, d'après les croyances populaires, préposés par les dieux, à la garde des individus et des cités. Superstition d'inspiration à la fois païenne et chrétienne, qui rappelle le « démon » de Socrate et l'ange gardien des chrétiens, et que l'imagination populaire a adapté autant à ses besoins qu'à ses caprices.

### Le chat

Dans notre étude sur la « Démonologie audoise » N° 28, Juillet 1941, nous avons dit le rôle que jouait le chat dans les légendes de ce genre, rôle de victime, immolée par le diable en échange de l'âme humaine qui s'était livrée à lui par un pacte solennel.

Le personnage que le chat représente dans les légendes « des Esprits familiers », revêt la caractéristique d'un être quasi-mystérieux, parce que l'émissaire ou le truchement de quelque esprit à allure mi-païenne et mi-chrétienne, tel que l'histoire des superstitions de la conscience populaire nous a permis de l'observer.

Dans la tradition de la superstition audoise, le chat est intimement lié à la Ste Agathe chrétienne, et on ne sait trop pourquoi ! D'aucuns en attribuent la cause à l'identité de consonance du nom de cette sainte, avec l'appellation patoise du chat « lé gat », dont le féminin « gato » ne serait qu'une aphérèse d'Agathe. La remarque a sa valeur pour qui s'est rendu compte, combien futiles souvent sont les motifs de création de certaines superstitions, surtout quand l'intérêt ou le sentiment entrent en jeu.

L'érudit M. Van Geunep affirme que les légendes concernant Ste Agathe forment une littérature féconde ! Dans son étude locale de la région Toulousaine, M. J. Vézian décrit avec des détails intéressants et instructifs, l'influence attribuée à cette sainte sur la formation des orages sur diverses interdictions, celles par Ex. de filer, de laver la lessive, le 5 février, jour de sa fête, et sur les curieuses interventions du chat pour punir ceux qui transgressent ces usages quasi-religieux.

Ainsi à Erpe (Ariège), à St Félix de Caraman (Hte-Garonne) et dans quelques villages du Razès, il était autrefois coutume de ne pas filer le jour de Ste Agathe.

Et en témoignage de cette croyance populaire, il nous raconte dans la Revue du Folklore français, l'histoire ci-dessous, reproduite d'ailleurs dans le n° 13 de Folklore-Aude p. 44, année 1939.

« Une femme était restée occupée à filer le soir de Ste Agathe « jusqu'à neuf heures de la nuit. A ce moment, quelqu'un « frappe à sa porte. La porte s'ouvre et une femme inconnue « s'introduit en disant : « Tout aussi bien, je filerais ». — La « visiteuse reçoit de l'étroupe, se met à l'ouvrage et file avec « une telle rapidité qu'elle abat quatre fois plus de besogne que « la maîtresse de la maison, surnommée cependant la première fileuse du village. Effrayée, la femme du logis sort un instant « et va en avertir la voisine. Celle-ci persuadée du danger qui « menace son amie, lui dit : « Méfiez-vous, il pourrait vous « arriver malheur... Rentrez à votre maison et sur le seuil de la « porte, dites tout haut : Le feu est au cimetière »... La femme « suit le conseil et à peine a-t-elle jeté ce cri d'alarme, que l'in- « connue se lève et sort en criant : « *Al miou oustalou* », « A ma « petite maison ? »... Mais quelques moments après, la mysté- « rieuse visiteuse se présente à nouveau et dit à la maîtresse de « maison, qu'elle vient de l'échapper belle, car si son cri ne « l'avait contrainte à fuir, elle aurait filé son suaire. » Et la « légende d'ajouter : « La visiteuse n'était autre que Ste Agathe « venue pour punir celle qui avait osé filer la nuit de sa fête ».

Dans ces mêmes villages comme aussi à Gabre, Bédeilhac dans l'Ariège, et à Villemagne dans l'Aude, il est pareillement d'usage de s'abstenir de « laver » le jour de la fête de la Sainte.

La légende recueillie à Villemagne est éminemment révélatrice de cette coutume.

Une femme raconte à sa voisine que le lendemain elle fera la lessive. Celle-ci lui fait observer qu'elle devrait la remettre à un autre jour, car il n'est pas bon dit-on, de faire cette besogne les jour de Ste Agathe.

— « *Santo gato, répond la voisine, gatara é la ruscado sé « fara* » — Ste Agathe fera des petits chats, si elle veut, mais « la lessive se fera. » — Et le lendemain la femme fait sa lessive... Pendant qu'elle lave son linge, un chat vient se réfugier au coin du feu et crie « vide, vide, vide », chaque fois qu'elle va vider son chaudron... Effrayée, la femme va raconter à sa voisine ce dont elle vient d'être témoin... « Dès que tu auras « vidé ton dernier chaudron, lui conseille celle-ci, mets-toi à « la fenêtre et crie bien fort : « *Foc al cémentaire* ». « Feu « au cimetière »... La bonne femme suit le conseil... et à peine a-t-elle jeté son cri que le chat répète « *al mioù oustalou* » « A ma petite maison ! » et s'enfuit en courant.

Mais le soir tandis qu'elle venait de se coucher, le même chat entre dans la chambre et l'interpellant, lui dit en colère : « Ah ! tu es bien heureuse de m'avoir fait partir par ton cri

« d'alarme; car sans cela tu y serais allée dans le cuvier avec  
« ton chaudron dessus ! ».

C'était Ste Agathe, continue la légende qui avait quitté sa tombe, et était venue, sous la forme de ce chat, punir la femme qui n'avait pas respecté le jour de sa fête.

Une correspondante de Labécède-Lauragais (Aude) Mme Marty-Séguy, institutrice, donne une version intéressante de cette même légende, dans la Revue : « L'Aude à Toulouse » (1), qu'elle dit avoir recueillie en 1923, auprès d'une vieille personne du pays, Mme Francine Sothée. « Il était une fois, écrit Mme Marty-Séguy, une ménagère qui faisait sa lessive et filait en même temps sa quenouille... C'était pendant la nuit et son mari était couché... Tandis qu'elle travaillait, arrive un gros chat noir qui se tapit au coin du feu, et fixe sans arrêt ses yeux sur la femme. Lassée et émue de la persistance de l'attitude de l'animal, la ménagère va raconter la chose à son mari. Celui-ci se rappelant que la fête de Ste Agathe tombait ce jour-là même, dit à sa femme : « Descends à la cuisine, ouvre toute grande la « fenêtre et crie « Le feu est au Cimetière ». La femme exécute le conseil de son mari. Et à peine a-t-elle poussé son cri d'alarme que le chat noir saute par la fenêtre et s'enfuit en disant « Le feu est à ma maison ».... Le chat parti, la ménagère cesse la lessive, éteint le feu, range sa quenouille et va se coucher. Mais quelques instants après, elle aperçoit à nouveau le gros chat noir, qui la regardant à nouveau fixement lui dit : « Tu as bien « fait de quitter la lessive; si tu avais continué je t'aurais mise « dans le chaudron. »

Aussi les métayères de l'endroit, ajoute Mme Marty-Séguy, se gardent-elles de faire la lessive le jour de Ste Agathe, ainsi que le mercredi et le vendredi de la semaine, de crainte de provoquer la mort des petits agneaux de leur ferme.

M. Vézian nous apprend encore, dans sa relation sur Ste Agathe, que le jour de sa fête, les gens de Villemagne ont l'habitude d'observer la direction du vent, persuadés que les orages de l'année suivront cette même direction. Dans la région de Montgiscard (Hte-Garonne), on se livre à la pratique divinatrice suivante. La nuit qui précède la fête de Ste Agathe on place cinq grains de gros sel sur une table, un au milieu et les autres à chaque coin. Le lendemain on note quel est le plus humide. Si c'est celui du milieu, les orages, croit-on, traverseront la localité dans le courant de l'année; si c'est un de ceux qui sont placés dans les coins, les orages passeront par côté » (1).

---

(1) *Ste Agathe et la lessive* : « L'Aude à Toulouse », septembre 1929.

(2) Cette coutume est encore vivante, nous dit M. l'abbé Boyer-Mas, dans le Lauragais. Quand un paysan de ces régions voit venir l'orage, il place quatre grains de sel aux quatre coins de la table et renverse une assiette sur chacun d'eux. Le grain de sel qui sera fondu quand il lèvera l'assiette, indiquera l'orientation de l'orage... C'est ainsi, disent ces paysans audois, qu'on peut savoir où passeront « les tempêtes »... les nuages de pluie.

Une autre coutume qui a trait à Ste Agathe, et que nous évoquons en passant, c'est celle de la sonnerie des cloches, pendant la nuit de sa fête du 5 au 6 février, afin, dit-on, d'écarter du pays, le mauvais temps durant toute l'année.

Dans un article « Les documents épiscopaux de l'ancien régime » (Folklore-Aude, N° 15-1939 », M. l'abbé Boyer-Mas, nous dit que la pratique de la sonnerie des cloches, la nuit de Ste Agathe, était générale dans tout le Lauragais. Elle a persisté à Puginier à Soupex jusqu'à ces dernières années et dure encore à Labécède... En la vigile de Ste Agathe, on sonnait sans désemperer, de l'angélus du soir jusqu'à minuit. A ce moment, le sonneur et ses aides se réunissaient pour souper. Vers trois heures du matin la sonnerie reprenait jusqu'à l'heure de la messe. Après l'office le carillonneur allait quêter un salaire bien gagné. Tout au long du jour, il passait de maison en maison et recueillait des œufs, de la « cansalado » et des « carbounados » (2).

Ajoutons, toujours d'après le même article, qu'un document épiscopal de 1671, signale que le vicaire général et officier de St Papoul, M. de Vernes rend une ordonnance portant « inhibition et défense de sonner les cloches pendant la nuit de Ste Agathe... Le vicaire général voulait-il simplement corriger un excès ou visait-il une superstition à faire disparaître ? L'une et l'autre hypothèses, paraissent également plausibles.

Toutes ces légendes brodées sur les thèmes de l'intervention de Ste Agathe par l'intermédiaire du chat noir son messager, paraissent difficiles à interpréter, en dehors de l'analogie de l'aphérèse que nous avons déjà signalée. Il est intéressant de noter en outre la similitude d'appel au danger... « feu au cimetière » « *foc al cimentaire* » que l'on jette pour faire fuir le chat, avec celui de « *foc al jas* » « feu au nid », que nous avons rapporté, et dont on se sert pour chasser le corbeau !

C'est là, nous l'avons noté, un nouveau témoignage de cette attitude anthropomorphique de l'homme qui lui fait spontanément prêter aux dieux comme aux êtres inférieurs ses propres sentiments. D'autre part, il est instructif de noter comment les personnages créés par la superstition populaire sont en même temps objets de crainte et de confiance, de répulsion et de sympathie. Ainsi par Ex. la suspicion qu'on manifeste particulièrement dans la région narbonnaise pour le chat noir, et la coutume locale de ne jamais refuser l'abri et la nourriture à un chat errant, surtout si c'est un chat noir !

---

(1) *Cansalado* : petit lard ou lard maigre entremêlé de couches de chair, conservé dans le sel.

*Carbounado* : Viande de porc que l'on fait rôtir sur les braises.

### Les chiens hurlants

Nous notons un paradoxe analogue dans l'attitude de la superstition populaire touchant les chiens... Cet animal est tantôt considéré comme le messenger de l'esprit bienfaisant, tantôt comme le présage de quelque malheur, surtout quand il pousse ses hurlements nocturnes.

Il semble que la « contradiction » ne touche pas la conscience populaire. Serait-ce comme le dit Lévy Bruhl au sujet de la mentalité primitive, que sa conception panthéistique inconsciente, ou plutôt son idée de *participation* au manna, lui fait trouver naturel ce qui pour l'esprit critique est une dissonance ou une antithèse frappante ?

Les aboiements de chiens plaintifs, surtout quand ils se font entendre pendant la nuit, sont pour la conscience populaire audioise, signe de mauvaise augure. S'ils ressemblent à des cris de douleur, à des gémissements, ils sont interprétés, comme l'annonce pour la famille de celui qui les entend, de la mort prochaine d'un parent ou d'un ami; mais s'ils évoquent des sentiments de colère, des réactions d'attaque ou de défense, on doit penser alors que l'ennemi est à nos trousses et qu'il a toute chance d'assouvir ses ressentiments de haine ou de vengeance. Interprétations fondées sur la croyance que ces chiens nocturnes, désemparés et hurlants sont les émissaires des esprits ou des âmes des mourants qui cherchent à nous épouvanter ou bien à provoquer chez nous des sentiments de compassion, et des prières... pour les trépassés.

Croyances à tonalité païenne et chrétienne qui rappellent d'une part le dogme catholique de la communion des Saints, de l'autre cette conception superstitieuse antique concernant la déesse funèbre Hécate qui faisait ses randonnées la nuit, précédée de chiens hurlants, et enchaînait les mortels qu'elle avait désignés pour la suivre dans les enfers.

### Le Crapeau

Nous aurons l'occasion, dans une de nos études postérieures sur les Sorciers, de dire le rôle que joue au sabbat, cet animal, incarnation des diabolins. Juchés sur les épaules des sorcières, ils sont par elles baptisés, adulés, habillés de velours noir et ornés de sonnettes à leurs pattes pour les entendre danser.

Dans nos régions occitanes, le crapeau est plutôt objet de répulsion que de crainte, à cause vraisemblablement de sa difformité. Impression toute naturelle, mais qui exaltée par l'imagination et une émotion quasi-religieuse s'est vite transformée en une croyance superstitieuse qui fait de cet animal le truchement de certains démons.

Si dans nos régions audioises, nous disait M. Mathieu d'Olonzac, bien averti sur tout ce qui concerne l'âme fruste des paysans de chez lui, il est reconnu qu'on ne doit pas faire du

mal aux crapeaux ce n'est point, comme certains le croient, parce que ces animaux sont considérés comme utiles à l'agriculture, mais bien parce que les paysans sont persuadés qu'il habite en eux, pendant un laps de temps plus ou moins long, une âme damnée ou pénitente qui peut être celle d'un parent ou d'un ami.

### La Chouette

Son cri nocturne est à ce point strident et funèbre qu'il produit sur ceux qui l'entendent une impression pénible de mauvais présage. Dans nos régions audoises, cette impression répond à une croyance vague mais tenace... C'est d'ailleurs pourquoi cet oiseau est pourchassé chez nous... et même écartelé, quand on peut le saisir... Et il n'est pas rare de voir clouée une chouette, aux larges ailes déployées, sur le panneau central de la porte de l'écurie ou de la bergerie de nos fermes, ou même sur le fronton du portail du ramonet et aussi sur celui de la porte cochère de la maison du maître.

Si la vendetta populaire crucifie ainsi, sans aucune pitié, cet oiseau peu catholique, écrit M. Lebrau dans « ses Images de Moux » (1), c'est qu'il est signe de malheur et porteur de « mauvais sort, et qu'en le crucifiant on écarte de soi le « malheur que porte le mauvais esprit incarné en lui. »

### Le papillon noir

D'après les intéressants renseignements de M. Lebrau, les gens de Moux appellent « *Une morte* » le papillon *Achorentia Atropos*, l'un des plus grands papillons d'Europe. Et ils croient, nous dit-il, que s'ils se laissent simplement toucher par cet insecte de malheur, c'est pour eux un présage de fin prochaine.

« J'étais sous les pins, raconte le poète dans ses Images de « Moux, en train d'ensevelir de vieilles couronnes en laques, « quand tout à coup j'entendis courir à l'intérieur de la cha- « pelle. C'était mon sacristain improvisé qui les yeux hagards « et les mains sur la tête, se livrait à toutes sortes d'entrechats, « fuyant des épaules comme pour échapper aux attouchements « d'un esprit. Je restai sur le seuil ahuri, bouche bée, bras « pendants, suivant du regard cette pantomime affolée. Et « mon possédé de répéter : « Une mort, une mort ! »... Je finis « enfin par comprendre qu'il voulait se soustraire, mais pour- « quoi ? — au contact d'un superbe *Achorentia Atropos*, tête « de mort, l'un des plus grands papillons d'Europe, très répan- « du dans le Midi, le sphinx vulgaire dont la chenille est si « belle jaune citron avec des lignes transversales bleues qui se « joignent en points sur le dos. L'innocent insecte ayant fini « par trouver la sortie, dont il fleurit un instant l'ogive d'azur.

(1) *Images de Moux ou la louange du Cyprès*, Jean Lebrau, Paris, Le Divan, 1926.

« avant de se perdre dans les pins, sa victime haletante m'ex-  
« pliqua que, si on se laissait toucher par ce papillon appelé  
« par les paysans : « Une morte », c'était un signe de fin  
« prochaine; d'où l'extravagant spectacle auquel je venais  
« d'assister. Je restai sans paroles. Il était trop tard pour rire.  
« Et puis la figure défaite du brave garçon crédule à ce point,  
« à son âge, m'inspirait plutôt une triste pitié. »

### La chèvre

Encore un de ces animaux qui entrent dans la série de ceux que la conscience superstitieuse audoise a considéré et considéré encore comme le réceptacle ou le messager de quelque esprit familier ou de quelque âme en peine. Et c'est pourquoi, d'ailleurs elle leur octroie des pouvoirs singuliers, extra-naturels, comme la parole, une force prodigieuse, une sagesse, une prévoyance et des sentiments humains.

Le conte de « *las Crabidétos* » que nous a donné M. Ferraud dans le N° 27 de Folklore-Aude, est à ce sujet aussi instructif qu'intéressant.

Un homme, propriétaire d'un troupeau de chèvres, charge ses cinq enfants de les faire paître, chacun son tour... Mais têtes légères, plus préoccupés par leurs jeux, les enfants laissent errer ces bêtes à l'aventure : Si bien que le troupeau ne tarde pas à dépérir ! Furieux, le père les punit l'un après l'autre en leur tranchant la tête, et confie la garde de ses chèvres à un chat que lui a recommandé sa voisine. Ce berger original s'acquitte à merveille de son nouveau métier; le troupeau se regaillardit, et le maître le récompense, en lui permettant de coucher dans la bergerie. Bonne aubaine pour l'animal vorace, car il peut ainsi se désaltérer aux fécondes mamelles des brebis... Mais maladroit et imprudent, il les blesse toutes et les épouvante à tel point que son maître s'en aperçoit, chasse le chat et met en pièces tout son troupeau. Par hasard une seule chèvre échappe au massacre et va vivre seule dans une prairie. Entre temps, elle donne le jour à une petite chèvre qu'elle entoure de soins et enferme jalousement dans la cabane quand elle sent le besoin d'aller brouter dans les prés voisins pour remplir ses mamelles de bon lait, n'oubliant jamais de dire à sa petite fille de n'ouvrir à personne pendant son absence. L'ours qui rôde autour de la Cabane, à l'oreille au guet. Un jour plus affamé que de coutume, il vient frapper à la porte de la cabane, et fait sa voix tellement douce, que la jeune brebis, sans méfiance aucune, ouvre au « *salvatgé* », et est avalée sans nulle pitié... La mère arrive sur ses entre-faites, pleure sur le malheur qui la frappe, mais jure en elle même de se venger. Aidée par son bon esprit, elle parvient d'abord à ébouillanter la bête cruelle, puis à la faire harceler par une colonie de fourmis affamées et enfin à le livrer à un bûcheron qui l'abat d'un coup de hache... Conte à la Perrault, en vérité, mais d'une tonalité et d'une portée bien magique

autant par les meurtres étranges d'un père inhumain, que par cette maîtrise qu'exerce le chat sur les brebis préposées à sa garde, et aussi par cette habileté de la vieille brebis qui sait tirer vengeance de la force et de la cruauté du meurtrier de sa fille, et cela nous dit la légende, par l'aide de l'esprit qui réside en elle. Ici encore se révèle cette attitude profondément superstitieuse de la conscience populaire qui façonne ses personnages de rêve à la taille et dans le costume de ses intérêts, de ses sentiments et de ses aspirations.

### La Mandragore

Les animaux et les oiseaux sont pour la croyance populaire les truchements préférés de ses esprits familiers. Mais elle choisit aussi certaines plantes, telle la mandragore et certains objets particuliers, telles les pierres précieuses, les pierre de tonnerre, les statues, la baguette magique, comme instruments d'action de ces mêmes forces occultes, pseudo-divinités qu'elle aime mêler aux événements de son existence journalière.

La mandragore, l'*Atropa mandagora*, est une sorte de solanée qui a été regardée de tous temps, comme une plante merveilleuse et dont les vertus magiques ont servi de thème à maintes curieuses légendes.

Certains commentateurs bibliques en ont fait la plante préférée de Vénus, et lui ont attribué le pouvoir de procurer la fécondité aux femmes stériles. Dans son ouvrage « *Physica* » (Lib. L... de *Plantis*), Ste Hildegarde consacre à cette plante une longue notice. « Elle est chaude, écrit-il, un peu aqueuse, « formée de la terre délayée dont Adam a été créé... C'est « pourquoi, du fait qu'elle est à la ressemblance de l'homme, « elle sert beaucoup plus à la suggestion du diable que les « autres plantes. » Elle se divise, ajoute-t-il en deux espèces, l'une mâle, faite à l'image de l'homme « *species masculi hujus herbi* »; l'autre femelle à l'image de la femme « *species femine hujus herbe* »... Cette division a été admise et enseignée par tous les écrivains du Moyen-Age.

D'autre part, certaines traditions donnent le nom de « mandragore » à des racines de plantes fort dures et sculptées en statuettes minuscules de forme humaine, dans lesquelles, affirmait-on, se logeaient de petits démons familiers. Si bien que les initiés des pratiques magiques questionnaient ces plantes, animées par ces démons, pour connaître l'avenir que leur révélaient, disaient-ils, leurs hochements de tête.

Dans les légendes audoises concernant cette plante nous devinons plutôt ces croyances que nous ne les trouvons explicitement formulées, quoique les pratiques superstitieuses qui les traduisent se révèlent avec une égale tonalité de magisme.

Le nom de mandragore désigne chez nous la femelle du renard, qui dit-on, arrache les racines d'une herbe particulière utilisée dans la pratique des maléfices. Cet animal communique à cette plante certaines vertus malfaisantes, connues seulement

des sorciers et utilisées par eux pour servir leurs dessins pervers.

Et c'est sur ce thème à tonalité magique, que la superstition audoise a brodé ses légendes et fait de cette plante qu'elle a nommé « *Mandragore* », le talisman de cet esprit malfaisant que l'on appelle dans nos régions « la mandro ».

La légende ci-dessous, que nous a communiquée M. Laurent Mathieu d'Olonzac, reste le type de ces créations singulières de l'imagination populaire, amalgame bizarre de croyances et de pratiques superstitieuses.

Dans un petit village, situé aux confins des régions de l'Aude et de l'Hérault, un homme, paysan terrien, s'était blessé avec sa hache durant son travail... Ayant foi aux vertus curatives des herbes, il demande à chacun de ses enfants d'aller battre la campagne afin de lui rapporter la plante qui pourra le guérir rapidement et complètement... Les enfants, désireux de soulager leur père, partent avec empressement à la recherche du remède efficace. Chemin faisant, le plus jeune rencontre une vieille femme chargée d'un si lourd fagot qu'elle l'aurait abandonné sur la route, si l'adolescent ne l'avait aidée à le porter jusqu'à sa maison... La vieille qui était une véritable fée, le remercia de son entr'aide et pour l'en récompenser lui dit : « Je sais ce que tu cherches; va donc jusqu'à la source voisine, monte sur le talus qui la surplombe et tu trouveras là en abondance la vulnérable ou mieux la mandragore qui guérira ton père... Heureux, l'enfant court à l'endroit indiqué, cueille la plante curative et retourne joyeux vers sa maison... En chemin, il rencontre son frère à qui il s'empresse de raconter l'heureuse aventure... Dans le cœur de ce dernier naît aussitôt une secrète jalousie contre son jeune frère, en songeant aux faveurs dont le père va le combler. Et poussé par ce ressentiment, il se jette sur lui, le blessé à mort lui enlève la plante qu'il tient entre ses mains, et va l'apporter au malade en lui disant que ce n'est qu'après de pénibles recherches qu'il l'a découverte. Le père l'applique aussitôt sur la plaie et donne tout son héritage à son aîné comme il l'avait promis... Bientôt cependant son crime est découvert en même temps que le corps du jeune frère gisant ensanglanté dans un petit sentier. Le meurtrier est puni comme il le méritait. Mais au lieu où avait été jetée inanimée la jeune victime, avait surgi un parvis magique, formé par la plante mystérieuse. Et depuis, ajoute la légende tout autour de ce petit sentier qui fut témoin du crime fratricide, les passants pouvaient admirer le spectacle merveilleux d'un parterre orné de cette plante aimée des dieux, et entendre s'élever de ce massif fleuri l'écho d'une voix presque céleste chanter les vertus curatives et magiques de la mandragore... Et c'est depuis, dit la tradition audoise, que l'initié aux secrets des volontés des esprits, trouve dans la mandragore l'instrument d'une thérapeutique bienfaisante ou encore celui de dangereux sortilèges.

### Le Gui

Dans la dogmatique superstitieuse audoise cette plante a gardé ce quelque chose de mystérieux qui avait permis jadis à Prospérine d'en façonner sa baguette magique, à Enée d'en faire le talisman au moyen duquel il ouvrait les portes des Enfers et à nos anciens druides de le considérer comme l'objet sacré par excellence de leur culte sylvestre.

Dans nos villages audois, le paysan croit encore à ses vertus magiques, témoins le respect avec lequel il le cueille et la crainte quasi-religieuse de le profaner simplement en le cueillant... Et dans quelques coins du Razès, où il pousse sur de vieux amandiers, il est encore des gens qui croient que mélangé à cet autre arbuste appelé « Sylphium », le gui permet à celui qui sait en user d'ouvrir toutes sortes de serrures et de pouvoir s'introduire à la dérobée dans les maisons.

### Les Statues

L'art préhistorique fut magique avant d'être esthétique. Et c'est pourquoi, son but se révéla d'abord pratique, utilitaire et nullement désintéressé, enseigne le comte Bégouen, dans son étude sur l'origine magique de l'art préhistorique (1). La série des peintures des grottes qui représentent des animaux percés de flèches et d'épieux est certainement due à la magie sympathique qui veut assurer le succès du chasseur... On trouve de ces dessins magiques dans un très grand nombre de grottes préhistoriques, entr'autres dans celles de la Dordogne... Ainsi le note Paul Dare dans son ouvrage « Magie blanche et magie noire aux Indes (Payot-Paris).

Les primitifs dessinaient par Ex... la fosse afin que par magie les animaux tombent dans celle qu'on avait préparée. Les figurines d'argile trouvées en cercle à Montespan, représentant un ours et divers félins, ou bien les sculptures en relief à même le roc, comme dans l'abri creusé à l'intérieur du rocher de Cap Blanc en Dordogne sont criblées de coups de couteau... C'était là l'œuvre du sorcier qui perçait ces images avec les pointes des lances ou des flèches de pierre en prononçant des incantations pour que ces bêtes fauves soient tuées à la chasse... C'est la même opinion qu'énonce Malinowski dans son étude : « Magie... Science of Religion » (2) sur le sens et l'importance de cette théorie magique... « Le magicien, écrit-il, simule l'acte « réel, et son état d'émotion sympathique à ce moment est la « base fondamentale de l'art. C'est pourquoi, ajoute-t-il, la « magie est une expression ritualisée d'un état émotionnel du « désir ».

Les Egyptiens croyaient possible de transmettre à l'usage

---

(1) L'origine magique de l'art préhistorique... dans *Antiquity* : volume III 1929 (Comte Bégouen).

(2) *Magie, Science of Religion*, Edition Needham 1925, par Malinowski.

de toute créature vivante, l'âme de la personne ou de l'animal représenté avec ses qualités et ses attributs; et ils étaient persuadés que la statue d'un dieu dans un temple contenait l'esprit de ce dieu.

De l'Égypte, l'usage de l'image en sorcellerie passa chez les Grecs et les Romains qui professaient que quiconque brûle ou mutilé une statue de cire, peut en même temps procurer des blessures équivalentes à la personne qu'elle représente et même occasionner sa mort. Virgile, Lucien et d'autres auteurs parlent des mêmes croyances. Et l'histoire nous rapporte qu'Alexandre portait religieusement une boîte (l'arme d'Alexandre) contenant des figurines de plomb qui après les incantations nécessaires devaient amener la confusion dans les rangs des ennemis qu'il combattait.

Certains anciens apologistes de la Religion chrétienne croyaient et enseignaient, eux aussi que les démons habitaient les idoles, les statues des dieux. Et St Cyprien lui-même, nous dit le Père dom Calmet, affirme que les démons se cachent sous les statues, animent les entrailles des victimes, gouvernent le vol des oiseaux, dirigent les sorts, et rendent des oracles. Notons que la magie « homœopathique » a existé durant le Moyen-Age, et que d'après certains historiens nos ancêtres auraient sculpté les gargouilles des Cathédrales en forme de monstres pour empêcher les mauvais esprits d'y entrer. Le Père dom Calmet dans ses « Dissertations sur les apparitions des anges, démons, esprits, revenants etc. » que nous avons cité déjà plusieurs fois, nous apprend qu'en 1317 le pape Jean XXII se plaignait dans des lettres publiques de la méchanceté de certains individus qui avaient attenté à sa vie par des opérations magiques opérées sur des statues et des images qui le représentaient... Ces mêmes pratiques se retrouvent en France, et l'histoire nous rapporte, par Ex. que lors du procès d'Eguerraud de Marigny, un magicien fut cité à la barre et accusé de façonner des statuettes de cire aux effigies des rois Louis le Hutin et Charles de Valois, et de s'être vanté de pouvoir faire mourir ces personnages, en mutilant ou en faisant brûler leurs images.

Dans une lettre datée d'Avignon du 22 avril 1320, et adressée à l'inquisiteur de Carcassonne par Guillaume de Godin, le cardinal archevêque de Sabine lui dit expressément : « Le pape « vous ordonne d'informer et de procéder contre ceux qui « sacrifient aux démons, les adorent, qui font avec eux des « pactes exprès, qui abusant du sacrement de baptême bâtissent des images de cire ou d'autres matières avec invocation « des démons ».

Ces pratiques sont encore vivantes et religieusement pratiquées particulièrement dans l'Inde. Les médecins sorciers de l'Inde, nous dit M. Dare dans son ouvrage déjà cité « Magie blanche et magie noire aux Indes » font un usage fréquent de ces images magiques pour obtenir la mort d'un ennemi demandée par un de leurs bons clients. Ainsi l'odyan, partisan de ces sectes hors caste qui habitent les pentes du Ghats occidental, fait une image de bois de la victime dont il veut se débarrasser,

et lui enfonce des clous dans tout le corps. Il la brûle ensuite avec accompagnement de cérémonies spéciales et en proférant des imprécations. Dans le laps de temps prescrit, l'homme représenté par la victime meurt sans qu'il puisse avoir conscience d'avoir été ensorcelé. Dans certains de nos villages Narbonnais et à Narbonne même, de vieilles gens persistent à croire que lorsque l'on est en butte à certains hommes méchants et haineux, il suffit de se procurer un cœur de bœuf ou d'autre animal, de le transpercer avec des aiguilles et de le mettre à bouillir dans un pot aux premiers coups de minuit... Peu après, affirment nos bons paysans, la masco, c'est-à-dire la sorcière qu'anime l'esprit malfaisant, tente d'entrer dans la maison pour enlever le pot. Et c'est alors que les envoutés armés de bâtons peuvent se venger de ceux qui leur voulaient du mal.

Une autre façon de conjurer ces sortilèges, disent encore les paysans de chez nous, c'est de transpercer avec des aiguilles des cœurs de bœuf ou certains poissons et de les déposer sur la tombe des parents de nos ennemis ou de celui dont nous voulons tirer vengeance. L'ennemi ne tarde pas à être découvert et à être puni de ses mauvais desseins. M. l'abbé Malbec, membre de la Commission archéologique de Narbonne, nous a raconté qu'au cimetière de St André de Roquelongue, village du canton de Lagrasse, il avait découvert sur certaines tombes, tantôt un cœur de bœuf, tantôt un cœur de mouton percé d'épingles, déposé là nous assurait-il en mode d'envoûtement. Il a également observé dans le cimetière de Lourdes des poissons morts alignés en bon ordre sur certaines tombes, mais aucune épingle, ajoutait-il, ne transperçait leurs corps.

Il semble bien que de nos jours, la magie, surtout dans ces pratiques un peu simplistes, ait perdu de son crédit. La science essaie d'expliquer rationnellement ce que la superstition aveugle et partisane attribuait à des forces occultes. Les tentatives scientifiques n'ont pas encore dépassé dans ce domaine la phase empirique et il serait prématuré d'attacher à ses hypothèses de travail la valeur de vérités consistantes. Notons cependant que certains savants considèrent aujourd'hui comme des expériences vérifiées, l'extériorisation par ex. de la sensibilité d'un individu. Dans ce genre de recherches, on sait, que le colonel de Rochas a réussi à capter les effluves conducteurs d'un sujet qu'il avait endormi et à les emprisonner dans un certain volume d'eau. Si bien que l'attouchement de cette eau, par n'importe quel moyen se transmettait même à distance, au sujet dont il avait capté la sensibilité. Si ce contact était doux, le sujet éprouvait une sensation agréable, s'il était violent, le sujet ressentait de la douleur... Dans la mesure où le fait est exact, il semble plausible de conclure que notre sensibilité physiologique peut s'étendre au delà de notre peau, et que par suite l'envoûtement serait non un fait magique mais une possibilité physiologique. Dès lors, pourrions-nous avancer, les opérations superstitieuses pratiquées au cours des siècles sur les statues ou les images, avaient un fondement rationnel mais ignoré à la vérité par la conscience populaire, puisque elle en attribuait l'efficacité uniquement à des forces occultes.

Notons, en passant, que la même remarque convient à certaines thérapeutiques considérées longtemps comme magiques ou démoniaques, et dont la vertu curative est due, d'après des découvertes scientifiques, actuellement en cours, au pouvoir mitogénitique de certaines plantes qui même à distance, explique le professeur Magro de l'Institut Pasteur, peuvent agir sur la multiplication cellulaire, tel le rayonnement vital des levures, par Ex., qui traverse le quarte et sensibilise les staphylocoques.

Nous tenons à faire observer au lecteur que ces diverses remarques ne sont pas un hors-d'œuvre dans notre travail... Elles nous aident à interpréter et à définir l'attitude magique et pseudo-religieuse de la conscience populaire, qui ignorante des véritables causes des phénomènes dont elle est témoin et poussée irrésistiblement par l'inquiétude de savoir, crée suivant ses besoins, ces quasi-divinités qui répondent à son gré, aux Pourquoi que posent les événements de son existence journalière.

A côté de ces croyances au pouvoir magique des statues, s'est façonnée celle, non moins suggestive, mais bien locale, à la faculté singulière de certaines pierres de grandir, de guérir, de préserver de maladies, d'être des présages de bonheur, et de garder indélébiles, malgré le temps, l'empreinte faite sur elles par un personnage fabuleux ou historique, voire même par les pieds fourchus, de quelque diablotin.

Les légendes de ces pierres merveilleuses de chez nous ont été évoquées, avec beaucoup d'intérêt, dans un article de Folklore Aude par notre ami M. Sire (1).

**Saïssac** : Le menhir de Picarel, sur lequel pouvait autrefois s'asseoir aisément les bergers pour surveiller leurs troupeaux, mesure actuellement 3 m. 56 de hauteur... Et les paysans de cette contrée, nous dit M. Vézian, restent persuadés que ce rocher a grandi et grandit encore tous les ans.

« **Arfons** » (Tarn). Dans une commune voisine d'Arfons, village du Tarn, il est un rocher qui fait l'objet d'une légende analogue suivant les traditions locales.

(**Malves**). Autour du menhir de malves, le sol forme une légère intumescence qui jadis a dû être bien plus considérable. C'est sans doute sa dépression graduelle qui a donné lieu à cette croyance acceptée dans tout le pays, que la pierre gagne en hauteur chaque année et grandit d'âge en âge (1). La tradition locale rapporte, en effet, qu'au VII<sup>e</sup> siècle, les Maures, après s'être emparés de Narbonne s'avançaient vers Carcassonne, en suivant la voie romaine, par Tourouzelle, Septours, Villepeyroux et Malves. Arrivés en ce lieu et ayant franchi l'Orbiel, ils se trouvèrent en face de l'imposant menhir qui se

(1) Les pierres qui guérissent, qui grandissent... Folklore préhistorique de l'Aude. Folklore-Aude : n° 5-6 Juillet 1938, par M. Sire.

(2) G. Sicard. Bulletin S. E. S. A. T. XI-152 : Légende du Menhir de Malves.

dresse sur un talus voisin. Les chefs frappés par sa masse et sa hauteur, crurent voir en lui un messager d'En-haut, leur interdisant d'aller plus loin. En même temps, ils apprirent par leurs coureurs d'avant-garde, qu'une armée venant de Carcassonné, marchait contre eux. Aussitôt ils firent obliquer leurs troupes, et par le cours de l'Orbiel, les dirigèrent vers Trèbes. Mais les habitants prévenus s'enfermèrent dans leurs remparts en priant la Vierge de les protéger. Lorsque les Sarrazins, à l'approche de la nuit arrivèrent à proximité des murailles de Trèbes, quel ne fut pas leur étonnement d'apercevoir dans les demi-ténèbres, une forme vaporeuse blanche et lumineuse qui lentement se déplaçait sous les courtines. Saisis de frayeur, ils s'enfuirent abandonnant sur place une partie du butin. En mémoire de cette délivrance une statue de la Vierge fut placée dans une niche sur la porte de l'Orbiel, et jusqu'à la Révolution de 1789, une procession solennelle se rendait tous les ans en ce lieu pour commémorer ce miracle (1).

**La légende de la pierre St Polycarpe.** Dans sa monographie de la commune de St Polycarpe, M. Sauvère relate la légende suivante, qu'il dit tenir des habitants du pays. Le géant Marre jouait un jour avec la dite pierre arrachée, dit-on, par lui à une chaîne de rochers appelée la Roquo de Broundon, près de St Polycarpe. Il voulait la lancer comme un palet, sur le village d'Alet, situé à 7 kilomètres... Mais dans le trajet la pierre heurta la cime de la montagne et s'y planta solidement. Depuis, dit la tradition, la pierre est restée au même endroit, oubliée sans doute par le dit Géant (2).

**Dolmen de la Jagantière :** La tradition rapporte qu'un géant se servait de la table du dolmen pour la lancer jusqu'à Narbonne, et allait la reprendre pour la lancer à nouveau sur la montagne.

**Le Pas de Roland :** Au nombre des héros que la conscience populaire audoise a presque divinisé, Roland est celui dont le souvenir est resté le plus vivant dans ses traditions. Un des témoignages de cette vénération superstitieuse est la légende du « *Pas de Roland* ».

Sur l'Alaric, petite chaîne de Montagne qui de loin s'estompe comme la première marche pour une ascension des Pyrénées, se trouve un rocher plat surnommé « *le Rocher de Roland* ». La tradition locale rapporte que pour échapper à ses ennemis, Roland monté sur son cheval le fit sauter de l'Alaric sur la Montagne noire. L'élan que dut prendre son cheval fut si grand que son pied s'incrusta profondément dans la pierre, et que son empreinte n'a plus jamais disparue.

**Les rochers des fées :** Nous l'avons déjà dit les fées aiment bien s'abriter dans les anfractuosités des rochers. Et c'est là,

(1) Mahul, Cartul. V. 1, p. 385.

(2) G. Sicard, B. E. S. A., T. XI, p. 153.

disent nos paysans, qu'on les surprend guettant le passage de quelque beau cavalier. Aussi trouve-t-on dans nos contrées des coins de montagnes dont les noms évoquent les palais de ces déesses, tel « le coffré de las Fados », le coffre des fées, sommet d'une colline près d'Armissan, dans la région de la Clape, et qui présente réellement la forme d'un immense coffre. Tel encore « lou moural de las Fados » dans les côteaux surplombant le village de Pépieux.

### La Pierre de St Mamet

A un kilomètre environ du village de Villeneuve-Minervois, sur la route de Salsigne, se dresse une antique chapelle dédiée à St Mamet, lieu de pèlerinage annuel fixé au 17 août. Devant l'autel, se trouve une fosse d'où l'on extrait un sable que l'on crible au moment du pèlerinage, pour le bénir et le distribuer aux fidèles. Et ceux-ci en frictionnent le ventre des enfants, convaincus de les préserver ainsi de coliques. En outre dans l'enclos de la chapelle git une dalle fort ancienne, sur laquelle est gravée une croix fleurie à branches nombreuses. Les pèlerins en font neuf fois le tour en récitant des prières et déposent après chaque tour une petite pierre sur le bord des multiples de la croix, afin disent-ils de se prémunir contre certaines maladies (1).

**L'amulette de Molières** : Au musée de Carcassonne est conservée une pierre en variolhète recueillie au hameau des Escasseilles, et qui était considérée dans le village comme préservant de la clavelée les moutons qu'on faisait passer dessus. Croyance analogue à celles que signalait le docteur Paul Raymond dans la Revue des traditions populaires (1906). « J'ai vu trois ou quatre fois, écrit-il, il y a une vingtaine d'années de vieux bergers languedociens placer une hache en pierre polie dans « un petit sac qu'ils attachaient au cou de leur bélier pour « protéger le troupeau. Ils y tenaient beaucoup, mais n'aimaient « pas qu'on leur en parlât; je n'ai jamais pu leur en faire « céder une seule ».

### L'empreinte du pied fourchu du diable

A Aragon, petit village du canton d'Alzonne, arrondissement de Carcassonne, on montre une pierre où, dit-on, est encore visible l'empreinte du pied fourchu du diable. Les vieux de l'endroit rapportent avec un certain air mystérieux, quand on les prie de narrer l'origine de cette empreinte, que St Loup, curé d'Aragon et modèle de sainteté, fut un jour abordé par le démon, jaloux du bien qu'il faisait à ses paroissiens. L'esprit mauvais déploya toutes ses ruses pour le séduire et le faire tomber dans quelque faute grave. Mais la vertu du saint curé résista si vaillamment à toutes ses tentations que le dia-

(1) G. Sicard, Folklore - Français, T, II, n° 2.

ble furieux s'enfuit précipitamment en frappant de son pied fourchu avec une telle violence la pierre sur laquelle il se trouvait placé, que l'empreinte faite ne s'est jamais plus effacée.

### **Le pied de St Paul Serge de Narbonne**

Entre Peyriac et Esterac, canton et arrondissement de Narbonne, on montre un rocher portant la trace des deux pieds et du bâton de St Paul Serge, qui y avait abordé, dit-on, pour évangéliser la contrée.

Sur le même étang de Peyriac rapporte encore la tradition, le saint fit une pêche miraculeuse sous les regards émerveillés des gens du village, dans une barque de pierre, qu'il avait creusée avec son couteau, et cela dans l'espace de quelques moments.

### **Les pierres de Naurouze (Commune de Montferrand).**

Ces pierres se trouvent sur le point de partage des eaux entre l'océan et la Méditerranée, à proximité du canal du Midi. Elles servent de piédestal à l'obélisque élevé à cet endroit à la mémoire de Paul Riquet, le constructeur de ce canal. Elles se composent de trois blocs de poudingue tertiaire que de profondes fissures divisent en sept compartiments. Noulet, Sébillot, Jourdanne ont parlé de ces pierres et des légendes dont elles sont l'objet.

Au XII<sup>e</sup> siècle, les troubadours les avaient déjà surnommées « les Pierres d'Alzonne », du nom d'une terre voisine, en prédisant que lorsque ces pierres viendraient à se toucher les femmes auraient des mœurs dépravées.

D'après une tradition du XVII<sup>e</sup>, une femme nommée Naurouze passant à cet endroit, recueillit sept petites pierres dans son tablier et les jeta séparément dans la campagne aussi loin que sa force le lui permit. Et ajoute la légende, elle disait à qui voulait l'entendre que ces cailloux grossiraient avec le temps et arriveraient à se joindre le jour où les femmes perdraient toute pudeur.

Une variante de cette version attribue l'histoire légendaire de ces pierres à un homme nommé « Naurouze » qui allait bâtir Toulouse avec quelques pierres magiques qu'il portait dans son mouchoir.

Ayant appris que Toulouse était déjà bâtie, il dénoua son mouchoir, jeta les pierres aux quatre vents en disant qu'elles grandiraient avec les siècles et que la fin du monde arriverait quand elles seraient parvenues à se toucher.

La légende est bien connue dans toute la contrée et elle a donné lieu à bon nombre de dictons languedociens.

### **La pierre mystérieuse de Villemagne**

A deux cent mètres au sud de Villemagne, village de l'arrondissement et du canton de Castelnaudary et au milieu d'un carrefour de trois chemins, se trouve une pierre arrondie,

creusée d'un trou carré au milieu, et présentant l'aspect d'un socle de croix. Autrefois, dit la tradition, se dressait là une croix qui fut remplacée, nul ne sait pourquoi par une pierre allongée de 30 à 40 cm. placée dans la position verticale et fixée par deux autres petites pierres. Or ce qui fait le mystérieux de cette pierre, et où la superstition populaire se donne libre jeu, c'est au sujet de sa disparition et de sa présence successives sans qu'on ait jamais pu savoir par qui pouvaient être faits ces déplacements singuliers. Et les paysans de l'endroit de croire et de dire hautement en leur langage suggestif : « *Qualqué breïcho ou esprit es aqui déjoutx* » ; « Quelque sorcière ou quelque esprit est là dessous ».

#### « Lé clapié dé la Malabiello ».

M. le chanoine Sabarthès, auteur d'ouvrages historiques au-  
dois remarquables, nous a communiqué la note ci-dessous sur  
le « *clapié de la Malabiello* ». Témoignage, parmi bien d'autres,  
de l'attitude naturelle de la conscience populaire de greffer du  
mystérieux partout où son regard s'étonne, et d'extérioriser ses  
croyances par des pratiques superstitieuses, en vue de conjurer  
les esprits qu'on présume être les auteurs des faits ou événe-  
ments merveilleux.

Il y a, nous écrivait le chanoine Sabarthès, sur la route des  
Pèlerins ou de St Jacques, aux confins du territoire d'Azille et  
de celui de Rièux Minervoïs, un lieu dit « Lé clapié dé la Mala-  
biello », alias de la « Maïre biello ». Je l'ai vu autrefois. C'est  
une petite excavation. Là, chaque passant devait y jeter une  
pierre. Je l'ai fait moi-même en compagnie alors de ma chère  
mère, qui le fit elle-même, m'indiquant qu'on ne passait jamais  
en cet endroit sans observer ce rite. Pourquoi ? Peut-être pour  
écarter un mauvais sort, rappeler un événement ? Je ne sau-  
rais le dire ».

#### Les rochers des œufs à Villemagne

Le point culminant de la commune de Villemagne est un  
sommets appelé « Terme des Potences », situé à 4 km. du  
village; sur le haut de cette montagne, émergent des blocs de  
quartz appelés « Rocs des ious », Rocher des œufs. Ces rochers  
sont trop bas pour qu'y nichent les oiseaux. Leur nom, qui  
évoque une idée d'offrande, n'est peut-être pas sans rapport  
avec la tradition qui rapporte que lorsque le curé faisait la  
quête des œufs le lundi de Pâques, avec ses enfants de chœur,  
ils s'arrêtaient là et y mangeaient une omelette de cent œufs...  
et sur cette coutume, si cela en est une, s'est greffée la légende  
qui se raconte dans le pays que les sorcières « las breïchos »  
dansent pendant la nuit au sommet du « *Terme des Potences* »  
(1).

---

(1) Roches à légendes du Languedoc, par J. Vézian.

**Pierres de tonnerre** : Dans le Minervois on croyait que le tonnerre était produit par l'entrechoquement de deux pierres. Quand on avait trouvé quelqu'une de ces pierres, on la conservait religieusement sur un appui de fenêtre ou sur le seuil de la porte d'entrée de la maison, afin d'être préservé de la foudre. De là, d'ailleurs leur nom de « pierres de tonnerre » « peïros dé traou ». Dans ces mêmes pays, les femmes ont l'habitude au temps d'orage de toucher ces pierres, d'allumer un cierge béni à la Chanteleur et de réciter la prière : « Ste Barbe », Ste Hélène, Ste Marie-Madeleine préservez-nous du feu du tonnerre, s'il vous plaît ».

Il est probable, nous dit M. Laurent Mathieu d'Olonzac, de qui nous tenons ces renseignements, que les invocations à ces trois saintes ont leur origine dans les interventions plus ou moins romancées que nous ont racontées leurs biographies. Nous lisons, en effet, dans la vie de Ste Barbe que son bourreau fut tué par la foudre; on sait d'autre part que la découverte de la vraie Croix est attribuée à Ste Hélène; quant à Marie-Madeleine, la tradition locale rapporte qu'elle avait traversé la mer dans une barque de pierre et triomphé ainsi des orages et des tempêtes. Nous laissons à l'auteur de ces remarques tout le mérite de leur interprétation.

### Les pierres précieuses

La symbolique des lapidaires a constitué depuis six mille ans une petite religion à laquelle des Pharaons, des Césars, des Sultans, des Souverains chrétiens, comme Louis IX et Charles le Téméraire, se sont intéressés et qui a inspiré à Rémy Belleau son singulier poème. Il y a dans les couronnes d'Angleterre et de France certaines pierres qui ont eu leur véritable roman, et elles ont fourni prétexte à maints procès curieux. Chez tous les peuples, les pierres précieuses ont été considérées comme des talismans naturels. Formées par des forces d'affinité et de cohésion extrêmement puissantes, les influences radioactives qui s'en dégagent sont très considérables. La science moderne se soucie encore bien moins que la vieille alchimie, des explications poétiques et allégoriques. Toutefois, il faut reconnaître que chacune d'elle a son charme et sa beauté, disons même une part de vérité, que nous garantit la concordance des témoignages de tous les siècles et de tous les pays des orientaux comme des Grecs, des païens aussi bien que des chrétiens, et des peuples mêmes les plus modernes. C'est ainsi qu'Aristote, Théophraste, le médecin Déoscoride, etc., assignent aux pierres précieuses une vertu curative spéciale. La Bible nous dit que Jehovah lui-même a dicté à Moïse le choix des pierres qui devaient orner le pectoral ou rational placé sur la poitrine des grands prêtres, dont le premier fut son frère Aaron, et qui figuraient, les unes, les douze fils de Jacob, les autres les mois de l'année et les signes du zodiaque. La Jérusalem céleste que St Jean décrit dans l'apocalypse a douze fondements, dont chacun est représenté par une perle précieuse particulière. Après les premières croisades, l'Orient apporta en occident un immense butin de

joyaux. Aussi vit-on les rois, les princes, leurs épouses se parer de rubis, de saphirs et d'émeraudes, persuadés, comme les païens, qu'elles étaient de véritables talismans pouvant influencer sur la vie, le destin, la santé ou la maladie des personnes qui les portaient. Ainsi l'on croyait que l'émeraude par Ex., réfrénait la lascivité, dissipait les illusions démoniaques, augmentait la mémoire et inspirait aux rhétoriciens des arguments convaincants; que l'escarboucle maintenait le corps en bonne santé, préservait de la peste et du poison et augmentait les biens de leur fortune; que le saphir rendait les hommes pacifiques, aimables, pieux, etc.,. Employées d'après leurs correspondances astrologiques ou combinées avec les métaux de même nature, ces pierres augmentaient d'autant leur efficacité; c'est ainsi que le cristal unissait heureusement ses vertus à celles de la lune et de l'argent; le saphir les intensifiait de celles du soleil, de l'or et du diamant; l'émeraude de celles de Jupiter et de l'étain. Enfin ces pierres précieuses et leurs combinaisons fatidiques voient multiplier leur puissance si on grave sur elle des caractères symboliques appropriés à leur nature. Elles constituent alors le talisman véritable, et c'est pourquoi on les orne toujours de quelque signe mystérieux qui en explique la valeur.

L'histoire nous fournit le témoignage des efforts accomplis pour retrouver et coordonner les croyances que traduisent les signes gravés sur ces pierres. Aussi la symbolique des lapidaires a-t-elle constitué, dans les siècles anciens, une véritable science, faite tout à la fois d'astrologie, de magie et de médecine, à tonalité religieuse et à laquelle se sont intéressés, pendant six mille ans des Pharaons, des Sultans, des Césars et des rois de France.

Cette superstition des pierres précieuses se retrouve avec non moins d'honneur et d'influence dans les pays de l'Inde. Et c'est vraisemblablement l'origine fabuleuse que les livres sacrés de l'Hindoustan leur attribuent, qui peut expliquer la vénération de ces peuples pour ces talismans.

Nous rappellerons simplement, en passant, quelques-unes des croyances curieuses enseignées par les Védas sur l'origine et les vertus de ces joyaux. Le saphir, disent-ils est né des deux prunelles du dieu Daitya, et il guérit la fièvre, les maux d'yeux et les piqûres de scorpion. Croyance analogue à celle qui explique l'usage d'ordonner des breuvages mêlés de gemmes pulvérisés, et qui s'est perpétué depuis la perle de Cléopâtre dissoute dans le vinaigre jusqu'à notre XVIII<sup>e</sup> siècle !

Le rubis, enseignent aussi les livres hindous, provient du sang du dieu Assura; et il a le pouvoir d'annuler les effets du venin des serpents, de clarifier l'esprit, d'éloigner les cauchemars et les pensées mauvaises et de faire prévoir les périls. Nous retrouvons les mêmes croyances dans les contes arabes et persans des « mille et une nuits », et dans le long poème dédactique de la Renaissance de notre gracieux Rémy Belleau.

C'est de bile cristallisée du « Roi des serpents », disent encore les Védas, qu'est née l'émeraude, et au moment même où ce roi tomba dans la mer et la colora. Cette pierre précieuse, d'après leur enseignement, aidait à conserver la chasteté. à

découvrir l'adultère, à arrêter les hémorragies et à préserver de la folie.

Comment se sont transmises et perpétuées dans l'occident de pareilles croyances, sous des formes toutefois moins dogmatiques ? On ne saurait trop le préciser ! Mai ce qui est un fait curieux et symptomatique de l'universalité des sentiments humains, c'est la constatation dans nos pays audois, de superstitions et de pratiques analogues. Il est chez nous des préjugés et des usages qui attachent une valeur d'amulette et de talisman au port de certains bijoux... Ainsi sont affirmées dans plusieurs de nos villages, les vertus magiques de l'ambre, par Ex., se manifestant sous la forme thérapeutique. De là, l'usage de s'orner des objets fabriqués en cette matière, de les faire porter aux enfants pour les préserver des convulsions ou les guérir de maladies nerveuses (1).

Mademoiselle Taffanel de Mailhac, nous a assuré que les habitants de son village mettaient anciennement les boucles d'oreille... quelquefois en ambre, pour se préserver du mal aux yeux. Les mêmes croyances et les mêmes pratiques nous ont été signalées dans la région de Bages, près Narbonne.

Notons qu'une thérapeutique actuelle, nettement scientifique reconnaît à ses objets, colliers, boucles d'oreille etc, des vertus curatives naturelles qu'expliquent leur puissance de rayonnement, leurs ondes radio-actives. Les études de Lakhovoski, de l'Arsonval sont, sur ce point, éminemment suggestives.

Témoignage nouveau de ce besoin fétichiste de l'esprit humain d'expliquer par des forces occultes, les faits qu'il se sent impuissant à connaître.

### Conclusion

Quelles conclusions psycho-sociales tirer de notre étude sur ce mode original de superstition populaire qui a pour objet « *Les Esprits familiers* », et que nous ont fait connaître les légendes locales, ces trésors, par beaucoup insoupçonnés, des croyances, des sentiments et des manières pseudo-religieuses de croire, de vivre et d'espérer de la conscience populaire régionale.

Notre étude précédente sur la « *Démonologie populaire audoise* » nous a déjà permis de noter que l'âme frustrée témoigne chez nous d'un besoin irrésistible de s'adresser, pour se donner confiance ou satisfaire ses désirs et ses intérêts, à des forces quasi-divines, fussent-elles ces démons qu'elle redoute et méprise !

---

(1) L'ambre se trouve dans l'Aude à Montferriand près de Rennes-les-Bains. Il y a 100 ans, nos paysans se servaient de l'ambre pour s'éclairer, en le jetant sur les charbons ardents. Il était d'usage dans le Minervois de prendre deux tisons, de les frotter l'un contre l'autre pour produire une lueur tout près de la personne qui comptait les mailles du tricôt qu'elle confectionnait... La lumière ainsi produite s'appelait « *escarbille* » « *escarboche* » et l'action de la faire jaillir « *escarhoute* ».

Les considérations que nous venons d'exposer sur « *les Esprits familiers* » nous autorisent à penser que c'est vers ces divinités « inférieures » que se porte de préférence la conscience populaire. Elle aime sentir vivre ses dieux dans l'intime de son foyer, leur faire partager les inquiétudes comme les espérances de son existence quotidienne. Et voilà pourquoi, elle les façonne à sa taille, les fait apparaître sous le truchement des êtres et des objets qui lui sont familiers, les dote de ses vertus et de ses travers, et se constitue ainsi une faune et une flore mystérieuses, milieu quasi-céleste où elle aime s'abriter quand la discorde, les soucis, les déceptions, les craintes soufflent avec violence dans son foyer terrestre.

Ainsi notre étude sur la superstition audoise inscrit comme élément constructif de sa structure foncière, l'instinct irrésistible du divin, autrement dit ce besoin pressant de l'être humain de s'évader de ce monde étroit et décevant, qu'ouvre un berceau et que ferme une tombe, pour aller vivre dans un Au-delà plus prometteur et sous la protection de divinités bienveillantes. Mais les manifestations de ce besoin sont si multiples et si diverses, les sentiments qui les escortent si disparates, et les pratiques qui les fixent et les continuent si bizarres, qu'on a peine à en discerner l'origine commune et la fin identique.

Car cette institution qu'est la superstition populaire n'est en réalité qu'une attitude semi-religieuse à métaphysique inconsistante, à liturgie sans code, à morale close, dirait Bergson, où l'intérêt est législateur et la routine, maîtresse. Le fétichisme et l'anthropomorphisme, dont elle porte l'empreinte, sont eux-mêmes manœuvrés par le dynamisme capricieux de forces émotives et mystiques dont se jouent des influences climatiques, sociales, politiques et religieuses, qui échappent elles-mêmes aux disciplines d'une raison critique.

En bref, le schème de la superstition audoise pourrait se définir : l'instinct du divin, la nostalgie de l'Au delà, le besoin de vivre avec les dieux pour trouver dans leur puissance un havre projecteur, et dans leur sagesse, un apaisement à l'inquiétude de savoir !

Schéma de portée tout à la fois universelle et locale, par laquelle s'affirme la valeur psycho-sociale du Folklore, science du général et du particulier, du constant et du passager, de la conscience de l'humanité et des consciences régionales.

Par suite des influences physiques et sociales, l'âme de l'humanité s'est faite un visage « local » ; si bien que l'observateur superficiel oublie dans la diversité des espèces, l'unité du genre. Et cependant, c'est bien par un même dynamisme et par des fins identiques que s'explique ce fourmillement de croyances et de pratiques qu'est la superstition populaire. L'étude des Esprits familiers audois nous a montré cette couleur locale de la superstition. Que le lecteur se rappelle simplement les noms à tonalité terrienne de ces esprits : masco, mythouno, drac, sapliero, grippétou, babaou, foulhet etc.,, ceux des endroits où ils vivent, la gloriette du fournil, « lé mouli », « l'establé »,

« lé poutx dal Rasairé », « lé bosq », « lé biel oustal », la croutx... autant de coins que le nom géographique, encore plus « terrien », situe, et où s'abritent les mystères du village que les vieilles grand-mères racontent à la veillée, à leurs petits enfants, après s'être signées d'un grand signe de croix, afin de conjurer l'esprit mauvais ou solliciter l'aide d'En-Haut pour les trépassés!

Même souci de couleur locale dans le choix des personnages, des animaux ou même des objets qui servent de truchement aux esprits familiers, et leur permettent ainsi de s'adapter, sans trop d'in vraisemblance, à l'existence ordinaire de chaque jour. Ainsi le drac se fait garçon de moulin, Gloriette, la mystérieuse bohémienne, se met au service de la famille Richardis, la dame blanche de Puivert veille sur les habitants de ses anciens domaines, le chat de Ste Agathe devient le gardien des traditions du pays et menace les femmes qui les transgressent; le corbeau de Jan de Calès, celui de Jan de Pours se font leur conseiller et leur protecteur; les lutins Buch et Arach, sous la forme de petits bonshommes, chassent les animaux nuisibles aux cultures des pays hauts qu'ils habitent, et avec la fée Nore contrecarrent les mauvais desseins de Cers; les belles déesses que sont les fées, celles de Montferrand et de Rouvenac s'emploient à laver le linge et à moudre le blé; la fée Bistando enrichit son bienfaiteur, d'autres envoûtent « enfadent leurs amoureux, et se jouent parfois des bergers naïfs, en leur dérochant la brebis préférée, ou les étonnent en la faisant parler et dialoguer. A ces bons offices ou à ces jeux inoffensifs des truchements des esprits, où se révèlent la mentalité généreuse et bon enfant de notre population audoise, l'étude de ce mode de superstition ajoute la connaissance de cet autre aspect tantôt insouciant, tantôt frondeur, et parfois cynique, de cette même mentalité. C'est ainsi qu'elle se montre dans les légendes de Masefans et de Gloriette, où le drac joue un rôle peu reluisant, et dans celle de Millet, ce petit nain qui met, sans une once de remords, l'inquiétude dans l'âme de ses Parents, le trouble dans celle de la bonne vieille et le désespoir dans le loup.

Ainsi l'étude critique des croyances et des pratiques superstitieuses audoises reste, pour l'observateur critique, une matière féconde d'interprétation folklorique psycho-sociale.

Michelet, dans son Histoire de France, avait déjà appliqué cette méthode d'interprétation folklorique, en parlant des fées languedociennes et provençales. « Les génies familiers de l'ancien pays audois, écrivait-il, ont un caractère sombre, habituellement malfaisant, ce qui révèle le caractère de la race. « Les fées de la Provence, qu'évoque Mistral, sont de jeunes « et gracieuses femmes, un peu folâtres, volontiers amoureuses, « point méchantes et rieuses ». Observations intéressantes, qu'une critique plus près des faits sera amenée à réviser, mais qui n'en restent pas moins révélatrices d'une science folklorique, avant la lettre, dirons-nous, parce que indicatrices de son véritable but!

Telles aussi les suggestions de Babou dans « les Paysans

« innocents », qui nous montrent le « drac » comme le type représentatif du paysan politique audois ! « Le drac, écrit-il, « esprit familier de notre terre audoise, est un lutin-protée, « qui reçoit à chaque époque le caractère changeant de la « croyance des masses qui ont foi en son influence. Il est chez « nous, le symbole vivant des travers, des ridicules des cités « qu'il fréquente. Avant la Révolution, il apparaît comme le « Jacques Bonhomme du Midi, toujours prêt à faire claquer son « fouet contre les Prêtres et les Seigneurs ; plus tard, il se montre « tantôt comme le révolutionnaire, casqué du bonnet phrygien, « tantôt comme le petit Jacobin ; à la Restauration, il est le « petit caporal ; vers 1830, le Garde national, et finalement « il reprend son costume favori « de garçon de moulin ».

Au total, génie capricieux, tapageur, vantard, paresseux, parfois même cynique qui silhouette dans sa tenue changeante, mais bien locale, la mentalité populaire audoise.

C'est donc bien de l'interprétation des légendes superstitieuses de notre région, que nous pouvons tirer le portrait vivant et pertinent des manières de penser, de sentir, d'espérer de son âme fruste et populaire. Ame saine et vibrante qui sous des dehors primitifs et grossiers, insoucians et égoïstes, frondeurs et sceptiques, railleurs et parfois cyniques, révèle à celui qui sait scruter les forces vives et profondes de son activité journalière, la délicatesse et la générosité d'un cœur noble et loyal, le bon sens pratique d'une raison équilibrée et clairvoyante, les vertus familiales et sociales des foyers unis et heureux, des cités laborieuses et pacifiques où la solidarité, faite de justice d'équité et de charité, est tout à la fois bienveillante et bienfaisante ; les croyances et les coutumes d'êtres humains, fervents d'idéal, parce que inquiets, quoiqu'on en ait dit, de divin et d'Au delà, et emplis du souvenir de leurs trépassés, pour le bonheur desquels ils ont toujours une pensée pieuse et une prière fervente. Enseignement folklorique psycho-social éminemment instructif qui évoque celui des grands historiens des peuples de tous les pays et de tous les climats, affirmant le dynamisme éternel et divin qui fait vivre, agir et espérer l'humanité, en vertu duquel, comme le dit le grand Bossuet, « l'homme se « dépasse toujours lui-même » ; montre partout cette nostalgie de l'éternité, besoin inéluctable, qui porte l'homme, affirmait Spinoza, à considérer toutes choses « sub specie æternitatis » et cherche sans cesse, à satisfaire en un être supérieur, son cœur tourmenté de cette inquiétude d'amour et d'infini que traduisait en un langage chrétien, le grand évêque d'Hippone : « Seigneur » vous nous avez fait pour vous, et notre cœur sera inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous » (1).

Or, l'expression de cette structure spirituelle et divine de l'être humain s'affirme plus vivante et plus vraie, parce que plus spontanée, dans l'activité journalière de la conscience

---

(1) St Augustin (Confessions I.)

populaire... Mais parce que les manifestations de cette activité sont, dans cette conscience, à la merci des élans émotifs et des constructions imaginatives, elles apparaissent, nous l'avons déjà noté, dans un amalgame bizarre et hétéroclite de croyances sans doctrine, de rites sans codes, de pratiques sans vertus, à tonalité fétichiste et anthromorphique et typifiés dans cette institution quasi-religieuse, que nous nommons superstition.

Abbé Paul MONTAGNÉ,  
*docteur es-lettres.*

---

---

**Les croyances populaires en Languedoc, au XVII<sup>e</sup> siècle,**  
d'après le " Tableau de la Bido del parfet Crestia "  
du Père Amilha.

---

Nous publions ici deux extraits ( p. 223 à 226 et 181 à 182, édition de 1759) de l'ouvrage, rare aujourd'hui, du Père Amilha (1) : le Tableau de la Bido (2). Dans ces pages, Amilha énumère, pour les combattre, les superstitions de son temps, nous fournissant ainsi les renseignements les plus précieux sur les croyances populaires dans le comté de Foix et en Languedoc, au 17<sup>e</sup> siècle.

Nous reproduisons aussi (voir : notes) divers passages des *Opuscules provençaux* (XV<sup>e</sup>) et des *Ordonansas del libre blanc* (XVI<sup>e</sup>) qui ont trait aux coutumes que signale Amilha ou permettent de les éclairer.

Beaucoup de ces croyances magiques étaient déjà répandues au XV<sup>e</sup> siècle. Beaucoup sont encore vivantes en 1942.

---

1) Le Père Amilha était chanoine régulier de St Augustin de Pamiers (Ariège).

2) Le Tableau de la Bido del parfet crestia en bersses que represento l'exercici de la fe... fait per le P. A. N. C. reg. de l'Ordre de S. Aug. — a Toulouzo chez Antoino Biroso, libraire jurat de l'Universitat, a la carriero de St Roumo, a l'enseigno de la Biblio d'or, 179, ambe permissiu.

La première édition est de 1663. (J. Boude. Toulouse), la 2<sup>me</sup> de 1693 : Boude, la 3<sup>me</sup> de 1703 : Veuve de J. Boude, Toulouse, la 4<sup>me</sup> de 1759, A. Birose, Toulouse. L'ouvrage a été réédité par F. Pasquier et G. Doublet-Pomiès. Foix. 5<sup>me</sup> édition. 1897.

## I. L'explicaciü des coumandemens de Diu.

Per examina sa counsciènço.

- Sufisent, que vos trop sabé,  
Auriós douttat de nostro fe,  
As cresut boèmi ni devino,  
le prêcho jamai entendut,  
5 As fugit sermou ni doutrino  
O legit libre defendut ?
- As fait brèu ni supersticius,  
charmes, conjurs, devinacius,  
As estrenat la croutz d'un gatge,  
10 Moussegat tres cops le figuè,  
As conjurat le foc salvatge  
O passat l'efan pel nouguiè ?
- Auriós refusat le dilus  
de dounà de foc a degus,  
15 De prestà quicon sense gatge,  
de pa, de sal o de levan,  
de pòu que n'arribès doumatge,  
o dins la semman' o dins l'an ?
- Es-te gardat en certèn jour  
de sourti, filá ni fa'l four ?  
20 As fait fa la bounoventuro,  
As pronnounciat la barbo-diu,  
As garit de l'enclavaduro,  
o passat tres cops per le riu ?

---

### Traduction

L'explication des commandements de Dieu : pour examiner sa conscience.

Suffisant (orgueilleux), qui veut trop savoir, aurais-tu douté de notre foi ou cru bohémien et devineresse ? As-tu jamais entendu prêcher, as-tu fui le sermon et la doctrine ou lu un livre défendu ?

As-tu fait « bref » ou superstition, charmes, conjurations, divinations ? As-tu gratifié la croix d'un gage, mordu trois fois le figuier ? As-tu conjuré le « feu sauvage » ou fait passer l'enfant à travers le noyer ?

Aurais-tu refusé, le lundi, de donner du feu à quelqu'un, de prêter quelque chose sans gage. — pain, sel ou levain — de peur qu'il ne t'en arrive dommage, dans la semaine ou dans l'année.

T'es-tu gardé, certain jour, de sortir, de filer ou de « faire le four » ? As-tu fait la « bonne aventure » ; As-tu prononcé le barbedieu ? As-tu guéri de l'enclouure ou fait passer (quelqu'un ou quelque chose) trois fois, par le ruisseau ?

- 25 As counjurat le cervèl bas,  
crengut agasso ni courbàs,  
virat le banc e l'engraniero ?  
Auriós fait la neit de San-jan  
de la grano de la faugèro  
30 ço que las sourcièros ne fan ?

- As caminat de reculous ?  
As alucat nau candelous ?  
As per brèu la talpo pourtado,  
moustèlo, raineto, grapaud,  
35 o descubèrto la teulado  
a l'endret oun es le malaut ?

- As fait tōurnejà le sedàs,  
fait fa d'encountr'as capelàs ?  
As counjurado la trumado ?  
40 As charmat, as crengut perèl ?  
As countrofait d'aigo senhado  
O fait counjurà toun troupeu ?

- As gitat le sal dins le poutz,  
boutat les debasses en croutz ?  
45 Auriós liado l'agulheto,  
passat les poulets pel cremal  
o counjurado la lusetto,  
dit l'Evanjèli pel chival.
- .....

---

### Traduction

As-tu conjuré les vertiges ? craint pie ou corbeau, tourné (à l'envers) le banc ou le balai ? Aurais-tu fait, la nuit de la St Jean, avec de la graine de fougère, ce que les sorcières en font ?

As-tu cheminé à reculons ? As-tu allumé neuf petites chandelles ? As-tu porté la taupe comme talisman, la belette, la rainette, le crapaud, ou découvert la toiture à l'endroit où est le malade ?

As-tu fait tourner le tamis, suscité des résistances (magiques ?) au curé ? As-tu conjuré la tempête ? As-tu « charmé », craint le mauvais-œil ? As-tu contrefait l'eau bénite ou fait conjurer ton troupeau ?

As-tu jeté le sel dans le puits, mis les bas en croix ? Aurais-tu lié l'aiguillette, fait « passer » les poulets par la cremaillère ou conjuré la lulette, dit l'évangile pour le cheval ?

.....

## II. L'Examèn de las supersticius.

As countestat les punts de la fe catoulico ?  
Auriós fait de counjurs per gari la coulico,  
Cervèl bas, mal de dents, la lusetò ni l'èl,  
o per gari le mal que se pren al poupèl ?

- 5 Auriós pourtat per brèu la talpo, la cernalho,  
la moustel'o grapaud que le sourciè te balho,  
Auriós pourtat al col, sul cor o joutz le braç  
un escrit doun le sens nou se coumprenço pas ?

As legit o gardat de libres de magio ?

- 10 As foundat toun salut dessus l'astralougio;  
d'un libre qu'es suspèt as cresut l'impoustur,  
le ministr'impudent o le boèmi mentur ?

As counsultat sourciè, magicièn, devinaire  
per la santat del fil, de la sor o del fraire;

- 15 per sabé le passat o recoubrà toun be  
o counaisse'l partit que tu dives avè ?

As ralhat o medit de la Sant' Escrituro  
o paraulo de Diu qu'es ta sant'e ta puro ?  
As mespresat de cor o lengo per le mens

- 20 ceremouniós, p (r)oucessius, messos o sacroments ?

---

## Traduction

### II. L'EXAMEN DES SUPERSTITIONS

As-tu contesté les points de la foi catholique ? Aurais-tu fait des conjurations pour guérir la colique, les lourdeurs de tête, le mal de dents, les douleurs à la lurette ou à l'œil, ou pour guérir le mal qui vient au sein ?

Aurais-tu porté comme talisman une taupe, un lézard, une belette ou un crapaud donnés par le sorcier ? Aurais-tu porté au cou, sur le cœur ou sous le bras un écrit dont le sens ne se comprend pas ?

As-tu lu ou gardé des livres de magie ? As-tu fondé ton salut sur l'astrologie ? D'un livre suspect as-tu cru l'imposteur, le ministre imprudent ou le bohémien menteur ?

As-tu consulté sorcier, magicien, devin pour la santé du fils de la sœur ou du frère ? pour savoir le passé ou recouvrer ton bien ou connaître le parti que tu dois prendre (c'est-à-dire : celui ou celle que tu dois épouser) ?

As-tu raillé les Saintes Ecritures ou médit de la parole de Dieu qui est si sainte et si pure ? As-tu méprisé — de cœur ou de langue — cérémonies, processions, messes ou sacrements ?

As a través de camps, tres parròquios seguidos  
per diversis camis, e tres messos augidos,  
En anan e venin, o virat tout esprès  
l'engranièro, le banc o l'abit al revès ?

- 25 As dins l'aigo assajat se le diniè surnado  
per describi'l laïrou qu'a la fardo panado ?  
As doustado la croutz al chipelet qu'as dit ?  
As dit Pater le blanc e Pater le petit ?

- 30 As fait de pa senhat o d'aigo benesido  
per gari toun bestial de pest'o de pepido ;  
Des paures capelàs as dechifrat l'aunou  
o countrofait le cant, la mess'o le sermou ?

As pourtat sens aunou de relics sacrados ?  
As- los sense respèt neit e jour manejados,

- 35 Tu que portos per brèu grils o de lausèrts  
e dins le linge blanc tararanhos e vèrs ?

Auriós-tu counsoulta le courbas e l'agasso ?  
Es-le foundat sul cant de qualqu'ausèl de passo ?  
Del cementeri sant oun nous rebounden tous,

- 40 As, cruèl, moussegat les osses o la croutz ?

As dit en pregan Diu de paraulos escuros,  
countrários al bon sens e santos Escrituros,  
gitat de sal al poutz, marchat de reculons,  
mes les basses en croutz, brullat nau candelous !

---

### Traduction

T'es-tu, à travers champs et par divers chemins, rendu à trois paroisses pour entendre trois messes, en faisant aller et venir ? As-tu mis à l'envers, avec intention, le balai, le banc, ou l'habit ?

**As-tu essayé de faire surnager un denier sur l'eau pour découvrir le voleur qui t'a volé du linge ? As-tu ôté la croix de ton chapelet, au moment de prier ? As-tu dit le « Pater blanc » ou le « Pater petit » ?**

As-tu fait du pain bénit, de l'eau bénite pour guérir les bêtes de la peste ou de la pépie. Des pauvres prêtres as-tu déchiré l'honneur ou ridiculisé le chant, la messe ou le sermon ?

As-tu porté, sans honneur, des reliques sacrées ? Les as-tu touchées, nuit et jour, sans respect, toi qui portes, comme talismans, grillons, lézards, et dans le linge blanc, araignées et vermine ?

Aurais-tu consulté le corbeau et la pie ? As-tu ajouté foi au chant de quelque oiseau de passage ? Du cimetière saint où l'on nous enterre tous, as-tu, cruel, mordu des ossements ou la Croix ?

As-tu dit, en priant Dieu, des paroles obscures, contraires au bon sens et aux Saintes-Ecritures, jeté du sel dans le puits, marché à reculons, mis les bas en croix, allumé neuf chandelles ?

45 As-tu, seloun l'avist de la vielho sourcièro  
le vrespe de San-Jan proufanat la faugèro  
As foundat toun malur sus le noumbre de tres,  
sus de fêlhos en croutz, rasclomait al cabès ?

As fait roudà'l sedàs, l'agulheto nousado ?  
50 As pres per un malur la bèstio rencoutrado,  
la talpo, le furet o qualqu'autr'animal,  
crengut que de l'abord té'n arribèsse mal ?

As counsultat digus per ta boun'aventuro ?  
As batejat dus cops la mèsmo creaturo ?  
55 Es-te truffat jamai de l'image d'un sant,  
de l'oufrando, des vots, des rittous e lour cant ?

De l'aigo de tres founts, coumo causo afettado,  
per garì de toun mal, as ta bouco lavado ?  
Davan l'autà sacrat per proucurà la patz  
60 as batut les souliès-des nouvèls maridats ?

As gitat sal al poutz o dins la braso ardentto  
per que de tretze qu'ètz le noumbre t'espavento ?  
As-tu voulgut le cèl o la gràcio croumpà  
per un o dus ardots d'encountre qu'as fait fa ?

---

### Traduction

As-tu, selon l'avis de la vieille sorcière, la veille de St Jean profané la fougère ? As-tu fondé ton malheur sur le nombre trois, sur des feuilles en croix, sur la ratissoire du pétrin mise au chevet du lit ?

As-tu fait tourner le tamis et noué l'aiguillette ? As-tu considéré comme un malheur la bête rencontrée : la taupe, le furet, ou quelque autre animal et craint que, dès l'abord, il ne t'en arrive du mal ?

As-tu consulté quelqu'un pour savoir la bonne aventure ? As-tu baptisé deux fois la même créature ? T'es-tu moqué jamais de l'image d'un saint, de l'offrande, des vœux, des curés et de leurs chants ?

As-tu affecté pour guérir ton mal de te laver la bouche à l'eau de trois fontaines ? devant l'autel sacré, pour procurer la paix (au ménage) as-tu battu les souliers des nouveaux mariés ?

As-tu jeté du sel dans le puits ou dans la braise ardente parce que de treize que vous êtes le chiffre t'épouvanté ?

As-tu voulu acheter le ciel ou la grâce avec un ou deux liards de conjuration que tu as fait faire à cette intention ?

- 65 Per gari del farcin o de l'enclavaduro,  
de la taro des èls, avivos, blassaduro;  
As-tu, sot, emplegat en un semblable mal  
l'Evangèli sacrat per gari toun chival.  
As del paure malaut descubert la teulado
- 70 per fi que dins le cel prengo leù la voulado ?  
As tengut l'estren'o le gatge a bounur  
de la fenno mal-sajo o de qualque voulur ?  
Es-te jamai servit per escartà l'auratge  
de mots incounequts e de cap de lengatge ?
- 75 As escourjat les morts dins la toumbo jasents,  
estoufat dins le bres de paures inoucents ?  
As passat pes anèls de la tiu cramalhèro  
les poulets espelits dedins ta galinièro ?  
As moussegat tres cops la branco del figuier  
e passat les efants per le trauc del nougiè ?
- .....
- Auriós per te fa'imà pres o dounat beuratge ?  
As estrenat per mal la croutz de qualque gatge ?  
Auriós-tu fait semblan de parla'mbe les morts,  
tratat an les demouns per trouba de tresors ?
- 85 Auriós fugit en mai d'assistà a las fiançalhos,  
d'augi cantà l'auzèl e fa tas espousalhos ?  
As voulgut descriubi, coumo qualqu'un t'a dit,  
dins l'aigo del ferrat, qual serió toun marit ?...

---

### Traduction

Pour guérir le farcin ou l'enclouure la maladie des yeux, les avives, les blessures ; pour soigner ton cheval, en de semblables maux, as-tu, sot, employé, l'évangile sacré ?

As-tu découvert le toit du pauvre malade pour que son âme, vers le ciel, prenne plus vite sa volée ? As-tu tenu le cadeau ou le gage d'une femme légère ou de quelque voleur pour un porte-bonheur ?

T'es-tu jamais servi, pour écarter l'orage, de mots inconnus et qui ne sont d'aucune langue ? As-tu écorché les morts couchés dans la tombe ou étouffé de pauvres innocents dans le berceau ?

As-tu passé par les anneaux de ta crémaillère les poulets nés dans ton poulailler ? As-tu mordu trois fois la branche du figuier et passé les enfants par le trou du noyer ?

.....

Aurais-tu, pour te faire aimer, bu ou fait boire un breuvage ? As-tu gratifié, en mauvaise intention, la croix de quelque gage ? Aurais-tu fait semblant de parler avec les morts et traité avec les démons pour trouver des trésors ?

Aurais-tu évité, en mai, d'assister à des fiançailles, d'entendre chanter l'oiseau et de faire tes épousailles ? As-tu voulu découvrir, comme on t'a appris à le faire, dans l'eau du seau, qui serait ton mari ?...

## Notes

### I. vers 3 : As cresut boemi ni devino.

Les bohémiens, dès leur arrivée dans nos pays, s'étaient faits une spécialité de la divination. Les « opuscles » (1) en parlent déjà : totas ves que ieu vau an aquestz devis ho devinas, **boemis** ho de autre pays per demandar de mas fortunas, ho per saber de las causas perdudas... totas he quantas ves ieu pequi mortalment. ( p. 377, n° 117-118).

### I. vers 7 : As fait breu ni supersticius.

Dans les « opuscles » : Quant ieu porti de brevètz al col, ho ne fau, he que cresi que aquelas scripturas an tal vertut de ostar la malautia... ieu pequi mortalmen. (p. 378).

« Quant en los charmes no ha que bonas paraulas he lo signe de la croutz he no hi ha ponch de supersticion, he semblablamen en los brevètz, no hi auria pas mal, se no per aventura que hom daria occasion de aver fa la crezensa als simples ». (id).

Dans les « ordenansas » (2) nous lisons :

Femna prens no se deu levar  
Per escampar aygua tot contat,  
Davant que lo poul n'aya cantat  
Si no que porte al col ung breu ;  
Car si se levava plus leu  
Rencontraria qualche espaven ». (p. 53).

### I. vers 10 : As moussegat tres cops le figuè.

La seconde pièce, vers 79, répète : As moussegat très cops la branco del figuè.

### I. vers 11 : As conjurat le foc salvatge.

Opuscles : he en ayssi quant ieu vau a conjuradors que dizo algunas oracios sobre los huelhs en crezen que aquelas aio vertut de guérir » (p. 379).

Les « ordenansas » indiquent un remède plus original pour l'impetigo des enfants :

No cal pas gitar l'embonilh  
Que tombara al petit maynatge,  
Car el es bon pel foc salvatge. (v. 616-619).

### I. vers 12 : O passat l'efan pel nouguiè.

Dans la pièce II, Amilha reprend la même idée : e passat les efants per le trauc del nouguiè.

---

(1) « Les opuscles Provençaux du XV<sup>me</sup> siècle sur la confession », publiés par Cl. Brunel (Annales du Midi, n° 115-116 et 117-118). Mns. 1852 de la bibliothèque Nat. ; textes rédigés en Quercy, dans la région de Moissac, probablement dans la 2<sup>me</sup> moitié du XV<sup>me</sup> siècle.

(2) Les ordenansas et coutumas del « libre blanc » publiées par le Dr J. B. Noulet (Paris, Maisonneuve, 1876. Texte toulousain, composé par un certain Ducèdre à l'imitation de « Les évangiles des quenouilles » composées au XV<sup>me</sup> siècle. L'édition des « ordenansas » est de 1555 (Jacques Coulomiès, Toulouse).

I. vers 13-18 : Auriòs refusat le dilus...

**Opuscules** : « Totas ves que ieu observi los jorns que hom apela de Egipte en disen que aquels jorns non so pas ben fortunatz he que no qual ponch anar a la fieyra ni far maridatge en aquels jorns »... (p. 373) et ailleurs, p. 381 : ho quant ieu die que lo dilus es mal fach de se levar mati per besonhar he que las armas torno en penas quan lo premier comensa de besonhar...

**Ordonansas** :

« Lo dimecres ni lo divendres  
No cal jamays, levar las cendres,  
Copar unglas, far la ruscada,  
Lavar lo cap ni far cayrada. » (v. 400-412).  
« En estubas n'iran susar  
Lo dimecres ni lo dilus  
Ni botar trempar lo merlus,  
O tornejar la carnsalada. » (v. 416-419).

Amilha mentionne les mêmes croyances dans la pièce I, v. 19-20.

I. vers 22 : As prounouciat la barbodiù.

dans la pièce II, de même : As dit Pater le blanc e Pater le petit ? Les opuscules signalent ces prières en ces termes : « Ne en aissi quant ieu trobi enscrich en qualque taula que tal oracion ha tal vertut que qui la dira ho la portara desobre si jamay no morra de mort sobitana, ne jamay no veyra las penas de infern, he en ayssi quant ieu crezi que, se ieu dizi totz los jorns tal oracion, ieu auriey tal sciencia, ieu pequi mortalmen. » (p. 378).

I. vers 26 : As crengut agasso ni courbas...

dans la pièce II, de même : Auriòs tu counsultat le courbas e l'agasso ? Es-té foundat sul cant de qualqu'auzèl de passo ? (v. 37-8).

As pres per un malur la bestio rencountrado,  
La talpo, le furet o qualqu'autre animal,  
Crengut que de l'abord te'n arribèsse mal ? (v.50-52).

Cette croyance est mentionnée aussi par les « opuscules » :

Totas ves que ieu crezi que quant los auzels canto sobre la mayso de qualque persona malanta, que la persona morra ho que hi aura qualque gran mal, ho quant ieu crezi que, se lo lop ho la lebre me passa lo mati de devant ieu, no auriey pas bona fortuna...

— ieu pequi mortalmen, se no que ignoransa me excuses ». (i. 330-381).

I. vers 28-30 : Auriòs fait la neit de San-Jan  
de la grano de faugèro  
ço que las sourcièros fan ?

à ce propos, les « opuscules » disent : Se ieu me fumi an las erbas de Sant Johan en disen que las herbas amassadas aquel vespre an alcuna vertut de hostar la malautia a causa de la festa, he que, se ero amassadas en autre jorn, no aurian pas tal vertut a causa de la festa, ho quant, contra la tempesta ieu cremi aquestas, ho quant ne meti a las portas de las maysos ho als liechs, ho sobre mi, ho als bres dels petits enfants, en disen coma davant que an plus de vertut aquel jorn que en autre a causa de la festa... ieu pequi mortalmen. »

**I. vers 32 : As alucat nau candelous ?**

Voici le passage correspondant des « opuscles » : Totas ves que ieu crezi determinadamen que per guerir de qualque malantia el qual far una novena de candelas, he que no valria re se no que n'i agues IX... ieu pequi mortalmen » (p. 378).

**I. vers 35 : o descuberto la teulado  
a l'endret ount es le malant ?**

Dans la pièce II, nous lisons :

As del paure malant descubert la teulado  
per fi que dins le cel prengo leu la voulado ?

(vers 69-70).

**I. vers 40 : As charmat, as crengut le perel ?**

las « ordenansas » font allusion au « perel » dans le passage suivant :

Item una femna qu'alayta  
no mostre pas la popa trayta;  
del colaret sera descuberta,  
car s'era tota descuberta  
qualeun li poyria far pereilh  
la regardan de malvays ueilh.

(v. 245-250)

**I. vers 46 : passat les poulets pel cremal**

diverses maladies étaient traitées en passant le patient à travers un trou d'arbre, à travers, les anneaux de la crémaillère ou encore au travers du cerceau de la buée, constitué par une écorce d'arbre. Voir les vers 77-78 de la pièce II pour les poulets, le vers 80 de la même pièce pour les enfants. Enfin voici le traitement de l'éclampsie d'après « las ordenansas ».

« Quand les enfants auran le siscle  
els passaran dedins l'ariscle  
tres cops en salhen del rusquier. »

(v. 295-297).

**II. vers 24-25 : « O virat tout esprès  
l'engranièro, le banè, o l'abit al revès ?**

Cet usage subsiste encore.

**Vers 25 : As dins l'aigo assajat se le diniè surnado  
per descubri'l lairou qu'a la fardo panado ?**

Opuscles : « et en ayssi quant, per saber quinh mal hiey m'en van ad alcunas gens que fan sautar una pessa d'argen dedins una plena scudela de aygua, he quant sauta defora, ha lo mal de tal sant... ieu pequi mortalment (p. 377).

**II. v. 44 : mes les basses en crotz**

L'usage de mettre divers objets en croix pour obtenir un résultat, bon ou mauvais, était très courant.

Les « ordenansas » recommandent de mettre les bandelettes pour emmailoter les enfants, en croix, afin de les préserver des fantômes.

« Simoyssas en crotz botaran  
per les gardar de las fantaumas,  
que se desguisan coma saumas  
et van cachar las gens al lieyt  
an pet sus feilha cada neyt »

(v. 304-308).

**II. vers 59-60 : Davan l'auta sacrat per prouera la patz  
as batut les soullès des novèls maridats ?**

Les « ordenansas » indiquent un autre procédé :

Et per affin que n'aya brut  
entre les novèls maridatz  
el cal apres, arregardatz  
(No pensetz pas que sian folias)  
de la novia las cambalias  
de totz los caps nosar amassa,  
el es mestier qu'atal se fassa;  
car tant qu'elas seran nosadas,  
no siatz truffadas ni abusadas,  
jamays entr'els n'auran debat  
coma es estat ben approbat.»

(v. 540-550).

**II. vers 85-86 : Auriôs fugit en mai d'assista a las fiançalhos  
d'augi-canta l'auzel e fa tas espousalhos ?**

Cette coutume viendrait des romains qui avaient consacré le mois de mai aux Lémuries, fêtes des Lémures ou mauvais génies : Mense malas malo nubere vulgus ait. (Ovide, Fastes. V.).

**II. vers 88 : As voulgut describi coumo qualqu'un t'a dit dins l'algo del  
ferrat qual seriô toun marit ?**

les « ordenansas » indiquent un autre moyen :

Tota filha que vol sabe  
le nom de son futur marit  
Et per veser s'aura esperit,  
le premier fiel que filara  
davant la porta botara,  
tot a travers de la carriera,  
et peys qu'espie la maniera  
d'aquel que premier passara,  
car son marit aytal sera,  
com es escriut en nostre dreyt :  
Se marca le fiel dal pe dreyt,  
del nom d'aquel se nomnara.

(V. 598-609).

---

## GLOSSAIRE

---

**Agasso.** s. f. pie.

**Aigo-senhado.** s. f. eau bénite.

**Alucat.** p. passé, allumé.

**Ardit,** pièce de cuivre qui valait 3 deniers.

**Ariscle.** s. m. cerceau d'écorce qui servait à surélever les bords de la cuve à lessiver.

**Assajat.** p. passé de **assajà**, essayer. On dit aussi ensajà.

**Augi.** v. a. ouïr, entendre. On dit plus régulièrement ausi, du latin audire.

**Ausèl de passo.** s. m. oiseau de passage.

**Autá.** s. m. autel.

**Avivos.** s. f. pl. avives, inflammation des glandes parotides du cheval.

**Barbodiú.** s. f. Parole de dieu, du latin **verba** (pl. neutre). Sorte de prière superstitieuse.

**Basses.** s. m. pl. Bas.

**Bateja.** v. a. baptiser.

**Beuratge.** s. m. breuvage, philtre.

**Boèmi.** s. m. Bohémien.

**Boutat.** p. passé de **boutà**, mettre.

**Bres.** s. m. berceau.

**Breu.** s. m., bref, talisman constitué par une formule ou prière écrite sur un billet, du latin : **brevis**.

**Cabès.** s. m. chevet du lit.

**Cachar.** v. a. presser, comprimer.

**Cambalia.** s. f. jarretière, de **camba-ligar**.

**Capelà.** s. m., prêtre, curé, du latin : **capellanus**, chapelain.

**Carnsalada.** s. f. petit lard. En parler local : cansalado.

**Cayrada.** s. f. charrée, liquide provenant du lavage des cendres qui ont servi à faire la lessive et propre au lavage, dans nos pays, **caïrido**.

**Cementeri.** s. m. cimetière.

**Cermounio.** s. f. cérémonie.

**Cernalho.** s. f. lézard gris, du latin **lacerta**, **lanterna** + **acula** = (la) cernalha.

**Cervel-bas.** s. m. lourdeur de tête, vertige.

**Chipelet.** s. m. chapelet : gallicisme pour **capelet**.

**Colaret.** s. m. collerette, sorte de petit collet qui couvrait les épaules et la gorge.

**Counjur.** s. m. conjuration.

**Courbas.** s. m. corbeau.

**Creaturo.** s. f. nouveau-né — de même, en espagnol, **creatura**.

**Cremal.** s. m. cremaillère.

**Cremit.** 1<sup>re</sup> pers. du sing. du verbe **cremà** : brûler.

**Cresut.** p. passé de **creire**, croire.

**Debas.** s. m. bas.

**Dechifrat.** p. passé, déchiré, détruit.

**Devinaire.** s. m. devin.

- Devino.** s. f. devineresse.
- Diniè.** s. m. denier. 12 deniers valaient un sou et 20 sous valaient une livre.
- Doustado.** p. passé féminin de *doustà*, enlever, ôter. (du latin : **de** + **obstare**).
- Ei.** s. m. œil.
- Embonilh.** s. m. nombril, du latin : **umbiliculus**.
- Emplegà.** v. a. employer.
- Enclavaduro.** s. f. enclouure, blessure faite au pied d'une bête de somme en la ferrant.
- Encountre.** s. m. opposition, conjuration, sortilège.
- Engranièro.** s. f. balai.
- Escourja.** v. a. écorcher.
- Espaven.** s. m. fantôme.
- Espaventà.** v. a. épouvanter.
- Es-te.** 2<sup>me</sup> pers. sing. du verbe **esse**, être, dans l'interrogation, la post-position des pronoms sujets, régimes ou compléments est fréquente du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle.
- Estrenat.** p. passé : honoré, gratifié.
- Estreno.** s. f. cadeau, étrenne.
- Estuba.** s. f. étuve, établissement de bains.
- Fa-l four.** cuire le pain au four.
- Fantauma.** s. f. fantôme de \***phantagma**.
- Farcin.** s. m. farcin, maladie de même nature que la morve. N final persiste, car il représente **m** de *farciminum* (en vieux provençal : **farcim**).
- Fardo.** s. f. linge, habits, de l'arabe **fard**, français : **hardes**.
- Faugèro.** s. f. fougère. Ce mot est un semi-gallicisme; on dit *falguièro*, *falhèro*.
- Ferrat.** s. m. seau en bois cerclé de fer, par extension : seau de métal.
- Foc salvatge.** s. m. feu sauvage, croûte de lait, impétigo du visage chez les enfants : syn. **foc voulatge**.
- Grapaud.** s. m. crapaud.
- Gril.** s. m. grillon.
- Jasènt.** p. présent en fonction d'adjectif, gisant.
- Lairou.** s. m. voleur. (dès l'époque d'**Amilha**, le gallicisme *voulur* était courant) du latin : *latronem*.
- Lausèrt.** s. m. lézard vert.
- Levan.** s. m. levain - du latin : **levamen**.
- Liech.** s. m. lit (chez nous : *lèit*).
- Luseto.** s. f. lulette, on dit aussi : *uèlo*, du latin **uvula**, le premier mot est un gallicisme.

- Mal-sajo.** adj. féminin : de mœurs légères.
- Malvays.** adj. : mauvais.
- Marquar.** v. a. marcher **sur** quelque chose, mettre le pied sur.
- Merlus.** s. m. morue.
- Moussegat.** p. passé, mordu, du latin **morsicare**.
- Moustèlo.** s. f. belette.
- Nouguiè.** s. m. noyer.
- Panado.** p. passé féminin de **panar** : voler.
- Parróquio.** s. f. paroisse.
- Pater.** s. m. pater, prière. **Pater le petit** et **Pater le blanc** désignent des prières superstitieuses.
- Pepido.** s. f. pépie, maladie des volailles.
- Perel.** s. m. mauvais œil et, par suite, retrait du lait ou mal au sein provoqué par le mauvais œil, le D' NOULET (las ordenansas e costumas del libre blanc) fait dériver ce mot de **periculum** ; avec beaucoup plus de raison, MISTRAL y voit la forme **per uelh** : per oculus.
- Pet-sur-feilha.** s. m. Pet-sur-feuille : formule qui servait aux sorcières pour se rendre au Sabbat. Après s'être enduite de graisse, la sorcière chevauchait un balai de ramée (felho) sous une cheminée et prononçait : « **pet-sus-felho** » pour s'envoler, de là ; l'expression : **Fa pét-sus-feilho** : s'en aller brusquement.
- Poupèl.** s. m. mamelon du sein, de : poupo : sein (latin : \*puppa).
- Poutz.** s. m. puits.
- Prens.** adj. **enceinte**, du latin \*praegnīs, forme vulgaire de **praegnans**.
- Raineto.** s. f. rainette.
- Rasclo-mait.** s. m. ratissoire de boulanger, coupé-pâte, formé de **rasclo**, râcle, **mait**, pétrin.
- Reboundre.** v. a. ensevelir, enterrer, du latin : **reponere**.
- Rittou.** s. m. recteur, curé, dans le pays de Foix, on prononce toujours : rictou ou **rittou**, dans l'Aude : **ritou**.
- Riu.** s. m. rivière, ruisseau.
- Ruscada.** s. f. lessive.
- Rusquier** : s. m. cuve à lessive qu'on appelle aussi **bugadiè**.
- Salhen.** gérondif de **salhir**, sortir.
- Sauma.** s. f. ânesse, (de : sagma).
- Scudela.** s. f. écuelle.
- Sedas.** s. m. tamis pour la farine.
- Simoysas.** s. f. pluriel, bandelettes servant à emmailloter les enfants, du latin : cimussa ou \*cimussia, corde, on dit aussi : **cimous** et **cimoussà**.

**Sisclè.** s. m. de sisclar : crier sur un ton aigu, cri, ici, est pris pour éclampsie des enfants, à cause des cris perçants qu'ils poussent quand ils sont en proie à une crise, dans l'Aude : **gisclà, gisclèt.**

**Subitan.** adj. subit.

**Talpo.** s. f. taupe.

**Tararanho.** s. f. araignée, originairement : telaranha : toile d'araignée.

**Taro.** s. f. maladie.

**Teulado.** s. f. toiture.

**Tourneja.** v. a. tourner, tourner.

**Trufà** (se) v. pr. se moquer.

**Trumado** s. f. nuage sombre, orage de **trum**, trouble, obscur.

**Vot.** s. m. vœu.

**Vrespe.** s. m. veille du latin : vesper.

Louis ALIBERT et René NELLI.

---

### Ouvrages à consulter

---

Les évangiles des quenouilles. (Bibl. Elz.) édit. Jannet-Paris 1855.

Sebillot, le Folklore de France. T. III.

Jacobus Sprenguer. Malleus Maleficarum. Venise 1576.

Thiers (l'abbé J. B.). Traité des superstitions, etc. Paris, 1741, 5<sup>e</sup> éd.

---

## Les Coutumes de Mariage

Nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs le récit d'une curieuse coutume de mariage décrite par Monsieur Joseph VAYLET, mestre d'obro del Felibrige, sous-capiscol du «Grelh Rouergat». Cette coutume est propre au Rouergue. Mais Monsieur J. VAYLET serait heureux de savoir si elle se retrouve en d'autres régions. Aussi insérons-nous avec plaisir sa communication, en priant nos lecteurs, dans le cas où ils auraient connaissance de coutumes analogues d'entrer en relations directes avec Monsieur J. VAYLET et de nous transmettre en même temps les faits intéressants qu'ils auraient pu recueillir.

*La Revue.*

### « Fa manja lous caus »

Il existe, en Rouergue, une vieille coutume qui se pratiquait encore ces dernières années dans nos campagnes des monts d'Aubrac, à l'occasion d'un mariage et dont je n'ai pu obtenir l'explication exacte, ni connaître la véritable origine. Cette coutume est la suivante :

« La nuit de la noce, lorsque les « novis » ont quitté leurs invités, soit qu'ils aient échappé à la perspicacité du « trasnovi » (garçon d'honneur) chargé spécialement de veiller à ce que les mariés ne faussent pas compagnie à la « noce », pendant que l'on est en train de danser ou de s'amuser à divers jeux, soit que le garçon d'honneur soit de connivence pour les laisser partir furtivement, il est d'usage que les invités — les jeunes couples bien entendu — aillent « faire manger les choux » aux jeunes époux.

Pour cela, ils prennent un grand chou, où, à défaut, vont cueillir, malgré la nuit, diverses plantes potagères, puis, pénétrant dans la chambre nuptiale, s'approprient à faire « manja lous caus als novis ».

Ce que j'ai vu faire et pratiqué moi-même, c'est de passer les choux ou bouquets de plantes vertes sur le visage des époux couchés dans leur lit, quand ce n'est pas, comme on le fait la plupart du temps, sous les couvertures. A ce moment les nouveaux mariés et la jeune mariée surtout poussent des cris, tandis que fusent les rires.

Il est encore d'usage de leur payer un bon coup à boire, soit un verre de liqueur, soit dans certains cas un bouillon fortement épicé, ou un vin chaud en utilisant parfois pour cela, un vase qui n'est autre qu'un pot de chambre neuf. »

Tel est le récit de Monsieur VAYLET, qui voudrait savoir :

1° Si cette coutume est particulière au Rouergue, ou si, au contraire elle se pratique en d'autres contrées ?

2° Si elle ne proviendrait pas de ce que, comme tout le monde le sait, les enfants naissent dans les choux ?

La réponse est à nos lecteurs.

---



